

33

MOLIÈRE

LE BOURGEOIS
GENTILHOMME



AUTEURS CLASSIQUES
COLLECTION RENÉ VAUBOURDOLLE

LIBRAIRIE HACHETTE

LIBRAIRIE HACHETTE

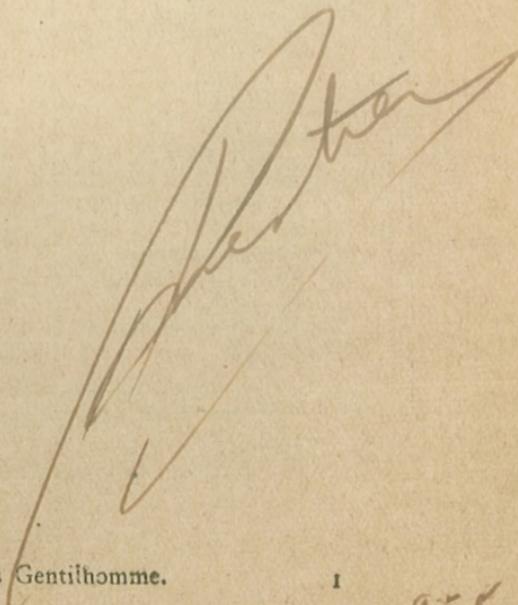
COLLECTION RENÉ VAUBOURDOLLE

AUTEURS CLASSIQUES

SÉRIE FRANÇAISE

1. Beaumarchais : *Le Barbier de Séville*, comédie. 1 vol.
3. Boileau : *Œuvres poétiques* (Extraits). 1 vol.
5. Bossuet : *Oraisons funèbres*. 1 vol.
7. Chanson de Roland (Extraits). 1 vol.
9. Chateaubriand. *Pages choisies*. 1 vol.
11. Corneille : *Le Cid*, tragédie. 1 vol.
13. — *Cinna*, tragédie. 1 vol.
15. — *Horace*, tragédie. 1 vol.
17. — *Nicomède*, tragédie. 1 vol.
19. — *Polyeucte*, tragédie. 1 vol.
21. La Bruyère : *Les Caractères* (Extraits). 1 vol.
23. La Fontaine : *Fables choisies*. 1 vol.
25. Lamartine : *Poésies choisies*. 1 vol.
27. Marivaux : *Le Jeu de l'amour et du hasard*, comédie. 1 vol.
29. Michelet : *Pages choisies*. 1 vol.
30. — *Jeanne d'Arc*. 1 vol.
31. Molière : *L'Avaro*, comédie. 1 vol.
33. — *Le Bourgeois Gentilhomme*, comédie. 1 vol.
35. — *Les Femmes Savantes*, comédie. 1 vol.
37. — *Le Malade Imaginaire*, comédie. 1 vol.
39. — *Le Misanthrope*, comédie. 1 vol.
41. — *Les Précieuses Ridicules*, comédie. 1 vol.
43. — *Le Tartuffe*, comédie. 1 vol.
45. Montesquieu : *Pages choisies*. 1 vol.
47. Musset : *Il ne faut jurer de rien*, comédie. 1 vol.
49. — *Poésies choisies*. 1 vol.
51. Pascal : *Pensées et Opuscules* (Fragments). 1 vol.
53. Racine : *Andromaque*, tragédie. 1 vol.
55. — *Athalie*, tragédie. 1 vol.
57. — *Bérénice*, tragédie. 1 vol.
59. — *Britannicus*, tragédie. 1 vol.
61. — *Esther*, tragédie. 1 vol.
63. — *Iphigénie*, tragédie. 1 vol.
65. — *Phèdre*, tragédie. 1 vol.
67. — *Les Plaideurs*, comédie. 1 vol.
69. Rotrou : *Venceslas*, tragédie. 1 vol.
71. Rousseau (J.-J.) : *Pages choisies*. 1 vol.
73. Sand (George) : *La Mare au Diable*. 1 vol.
77. Sévigné (Mme de) : *Lettres choisies*. 1 vol.
75. Vigny (A. de) : *Poésies choisies*. 1 vol.
85. — *Chatterton*. 1 vol.
77. Voltaire : *Histoire de Charles XII* (Extraits). 1 vol.
79. — *Le Siècle de Louis XIV* (Extraits). 1 vol.
81. — *Zaïre*, tragédie. 1 vol.
83. — *Lettres choisies*. 1 vol.

LE
BOURGEOIS GENTILHOMME



1955

A LA MÊME LIBRAIRIE

AÛTEURS CLASSIQUES. Collection publiée sous la direction de M. René Vaubourdolle, ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de l'Université. Texte revu sur les meilleures éditions, publié avec des notices et des notes. Format in-16, broché :

SÉRIE FRANÇAISE

- | | |
|---|---|
| <p>BEAUMARCHAIS
<i>Le Barbier de Séville.</i></p> <p>BOILEAU
<i>Œuvres poétiques (Extraits).</i></p> <p>BOSSUET
<i>Oraisons funèbres.</i></p> <p>CHANSON DE ROLAND
<i>Extraits).</i></p> <p>CHATEAUBRIAND
<i>Pages choisies</i></p> <p>CORNEILLE
<i>Le Cid.</i>
<i>Cinna.</i>
<i>Horace.</i>
<i>Nicomède.</i>
<i>Polyeucte</i></p> <p>LA BRUYÈRE
<i>Les Caractères (Extraits).</i></p> <p>LA FONTAINE
<i>Fables choisies.</i></p> <p>LAMARTINE
<i>Poésies choisies.</i></p> <p>MARIVAUX
<i>Le Jeu de l'Amour et du Hasard.</i></p> <p>MICHELET
<i>Pages choisies.</i></p> <p><i>Jeanne d'Arc.</i></p> <p>MOLIÈRE
<i>L'Avare.</i>
<i>Le Bourgeois gentil-homme.</i>
<i>Les Femmes savantes.</i>
<i>Le Malade imaginaire.</i>
<i>Le Misanthrope.</i>
<i>Les Précieuses ridicules.</i>
<i>Le Tartuffe.</i></p> | <p>MONTESQUIEU
<i>Pages choisies.</i></p> <p>A. DE MUSSET
<i>Il n faut jurer de rien.</i>
<i>Poésies choisies.</i></p> <p>PASCAL
<i>Pensées et Opuscules</i>
<i>(Fragments)</i></p> <p>RACINE
<i>Andromaque.</i>
<i>Athalie.</i>
<i>Bérénice.</i>
<i>Britannicus.</i>
<i>Esther.</i>
<i>Iphigénie.</i>
<i>Phèdre.</i>
<i>Les Plaideurs.</i></p> <p>ROTROU
<i>Venceslas</i></p> <p>ROUSSEAU (J.-J.)
<i>Pages choisies</i></p> <p>SAND (GEORGE).
<i>La Mare au Diable.</i></p> <p>SÉVIGNÉ (Mme DE)
<i>Lettres choisies.</i></p> <p>A. DE VIGNY
<i>Poésies choisies.</i></p> <p><i>Chatterton.</i></p> <p>VOLTAIRE
<i>Zaire.</i>
<i>Le Siècle de Louis XIV</i>
<i>(Extraits).</i>
<i>Histoire de Charles XII</i>
<i>(Extraits).</i>
<i>Lettres choisies.</i></p> |
|---|---|

COLLECTION RENÉ VAUBOURDOLLE

MOLIÈRE

LE BOURGEOIS
GENTILHOMME

COMÉDIE-BALLET

PUBLIÉE CONFORMÉMENT AU TEXTE
DE L'ÉDITION DES
GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE
UNE NOTICE LITTÉRAIRE ET DES NOTES EXPLICATIVES

PAR

RENÉ VAUBOURDOLLE
Ancien Élève de l'École Normale supérieure
Agrégé de l'Université

LIBRAIRIE HACHETTE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

NOTICE SUR MOLIÈRE

Molière, de son vrai nom Jean-Baptiste Poquelin, est né à Paris au début de janvier 1622. Il était le fils aîné de Jean Poquelin, marchand tapissier de la rue Saint-Honoré, qui, devenu en 1631 valet de chambre du roi, voulut assurer à son fils la survivance de sa charge et lui fit donner une éducation soignée : il le mit au collège de Clermont (aujourd'hui lycée Louis-le-Grand), où il resta de 1636 à 1640. Là, l'enfant fréquenta la jeune noblesse du temps et apprit à connaître les auteurs latins.

Une tradition veut, mais rien n'est moins certain, qu'il ait ensuite suivi les leçons du célèbre philosophe matérialiste et épicurien Gassendi, en compagnie de Chapelain et de Cyrano de Bergerac, qui devaient rester ses amis.

Enfin il alla étudier le droit à Orléans. Mais il ne plaida pas, ou peu. Il exerça quelque temps la charge de tapissier valet de chambre du roi mais, en 1643, il avertit son père qu'il renonçait à sa survivance et voulait se faire comédien. C'était probablement le résultat de ses promenades avec son grand-père maternel, Louis Cressé, qui l'avait souvent fait assister aux boniments et aux parades des bateleurs du Pont-Neuf, et qui souvent aussi l'avait mené voir les « grands comédiens » de l'hôtel de Bourgogne, et applaudir les farces de Turlupin, Gros-Guillaume, Gauthier-Garguille et Scaramouche.

Aussi, à peine âgé de vingt et un ans, le jeune Poquelin, qui avait fait la connaissance des frères Béjart et de leur sœur Madeleine, passionnés comme lui pour le théâtre, forma une troupe de comédiens, prit le nom de *Molière*, et fonda l'*Illustre théâtre*, qui donna des représentations d'abord au Jeu de Paume des Métayers (rue Mazarine), puis au Jeu de Paume de la Croix-Noire, au Marais.

Mais les affaires allèrent mal, car les deux théâtres permanents installés alors à Paris, l'Hôtel de Bourgogne et le Théâtre du Marais, accaparaient tout le public. De plus, la nouvelle troupe était encore inexpérimentée. Aussi, au bout de deux ans, en 1645, Molière fut emprisonné au Châtelet pour dettes. Quand il en sortit, il résolut d'aller courir la province, où il trouverait peut-être des spectateurs moins exigeants.

C'est ainsi que pendant douze ans, de 1645 à 1658, faisant un rude apprentissage, Molière parcourut le centre et le sud de la France : Bordeaux, Nantes, Toulouse, Lyon, où il représenta *L'Etourdi* (1655), Béziers, où il joua pour la première fois *Le Dépit amoureux* (1656), Avignon, Grenoble, etc. Son répertoire comprenait les tragédies à la mode, celles de Corneille, Rotrou, de Ryer, etc., des comédies des mêmes auteurs, des farces empruntées aux Italiens ou composées par lui-même.

En 1658, il vint jouer à Rouen, où Corneille habitait encore. De là, s'étant ménagé quelques protections à la cour, entre

autres celle de Monsieur, il revint à Paris avec une troupe exercée et homogène, et joua, au Louvre, devant Louis XIV, le *Nicomède* de Corneille et une farce de sa composition, *Le Docteur amoureux*. Le succès de cette représentation lui valut l'autorisation de s'établir dans la salle du Petit-Bourbon, avec le titre de *Troupe de Monsieur*, pour y jouer alternativement avec les Italiens.

Dès lors, Molière ne tarde plus à se révéler et à donner la vraie note de son génie. Il fait jouer, en 1659, *Les Précieuses ridicules*, dont le succès est éclatant ; par la profondeur de l'observation et la vérité du style, il était arrivé à élever la farce à la hauteur de la comédie de mœurs ; il avait trouvé sa voie, et du même coup redressé l'esprit français.

Les Précieuses furent suivies de *Sganarelle* (1669), de *Don Garcie de Navarre* (1661), de *L'Ecole des Maris* (1661), des *Fâcheux* (1662), de *L'Ecole des Femmes* (1662), dont le succès suscite contre Molière toutes sortes d'envieux et de rivaux, auxquels il répond dans la *Critique de l'Ecole des Femmes* et *L'Impromptu de Versailles* (1663).

Molière est alors dans tout l'éclat de sa gloire. Il est installé au Palais-Royal depuis 1661. En 1662, il épouse Armande Béjart, fille de Madeleine. Louis XIV le protège, accepte d'être le parrain de son premier enfant, lui donne une pension, le charge d'organiser des représentations à Versailles, Saint-Germain, Chambord. C'est à cette époque que Molière s'élève encore plus haut dans son art, et porte, avec le *Tartuffe* (1664), la comédie à un degré de perfection qu'elle n'avait jamais atteint. Mais cette pièce déclenche un scandale contre son auteur, qu'on accuse d'attaquer la religion. Le roi, malgré sa bienveillance pour Molière, est obligé de faire interdire la pièce, qui ne sera autorisée qu'en 1669. Pendant ces cinq ans, tout en luttant contre les calomnies les plus odieuses, Molière donne une série de chefs-d'œuvre : *Don Juan* (1665), *Le Misanthrope* et *Le Médecin malgré lui* (1666), *Amphitryon* et *L'Avare* (1668).

Puis, après la résurrection éclatante du *Tartuffe*, Molière redouble, si l'on peut dire, d'activité. Pour les fêtes du roi, il crée des ballets, des pastorales, des divertissements, des farces : *Monsieur de Pourceaugnac* (1669), *La Comtesse d'Escarbagnas* (1671), *Les Fourberies de Scapin* (1671), des comédies-ballets : *Les Amants magnifiques* (1670), *Le Bourgeois Gentilhomme* (1671), *Psyché* (1671), et enfin des chefs-d'œuvre : *Les Femmes savantes* (1672) et *Le Malade imaginaire* (1673).

Pendant la troisième représentation de cette dernière pièce, le 17 février 1673, Molière, surmené, atteint depuis longtemps d'une maladie de poitrine, fut pris d'une convulsion. Transporté chez lui, il expira quelques heures après. Le curé de sa paroisse lui refusa la sépulture chrétienne, parce que l'Eglise excommuniait les comédiens. Sa veuve eut à se jeter aux pieds du roi qui obtint de l'archevêque de Paris que Molière fût enterré, de nuit et sans service solennel, au cimetière Saint-Joseph.

La troupe, privée de son chef, faillit se disperser. Armande Béjart se remaria avec le comédien Guérin et transporta la troupe rue Guénégaud. En 1680, un acte du roi la réunit à celle de l'Hôtel de Bourgogne, et la *Comédie-Française*, que l'on appelle vite la *Maison de Molière*, fut constituée.

NOTICE SUR

« LE BOURGEOIS GENTILHOMME »

Origines et sources de la pièce. — Le roi ayant demandé pour les fêtes de la cour un divertissement bouffon, Lulli fut prié d'en écrire la musique et Molière le livret. Or la mode était alors aux « turqueries ». En 1669 une ambassade turque était venue à Paris et avait été reçue avec des honneurs extraordinaires. Mais l'envoyé de la Sublime Porte, Suliman Muta Feraca, avait manifesté une dédaigneuse indifférence pour les splendeurs de la cour de France. Pour se venger de ce dédain, Colbert, dit-on, ou Louis XIV lui-même, aurait donné à Molière l'idée de composer un ballet turc et de tirer de l'aventure une amusante bouffonnerie. On fit venir le chevalier Laurent d'Arvieux qui avait fait un long séjour en Orient et avait servi d'interprète pour l'audience accordée à Suliman, et on l'adjoignit à Molière et à Lulli. Il leur fournit des mots turcs ou prétendus tels, leur enseigna le *sabir* que parle le Mufti, leur apprit les danses et les pantomimes des derviches, leur montra la façon de confectionner des bonnets et des turbans, etc.

Par la pente naturelle de son esprit, Molière fut conduit à transformer la mascarade demandée en une comédie fine et profonde, directement empruntée aux mœurs du temps. M. Jourdain, Mue Jourdain, la servante Nicole, le gentilhomme parasite et escroc sont, en effet, des figures copiées d'après nature, et le *contemplateur* n'a eu qu'à puiser dans ses souvenirs pour tracer ces portraits du bourgeois parvenu à qui la fréquentation des gentilhommes a fait perdre la tête, et du grand seigneur ruiné qui, pour redorer son blason, se transforme en chevalier d'industrie.

Les représentations. — La pièce fut représentée pour la première fois à Chambord, devant le roi et la cour, le 14 octobre 1670, Molière faisait le rôle de M. Jourdain, et Lulli celui du Mufti. Le 15 novembre suivant elle fut représentée de nouveau devant la cour. Le 23 novembre elle parut à la ville, sur le théâtre du Palais-Royal, où elle obtint un brillant succès.

ACTEURS

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN, sa femme.
LUCILE, fille de M. Jourdain.
NICOLE, servante.
CLÉONTE, amoureux de Lucile.
COVIELLE, valet de Cléonte.
DORANTE, comte, amant de Dorimène
DORIMÈNE, marquise.
MAITRE DE MUSIQUE.
ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
MAITRE A DANSER.
MAITRE D'ARMES.
MAITRE DE PHILOSOPHIE.
MAITRE TAILLEUR
PLUSIEURS MUSICIENS, MUSICIENNES, JOUEURS D'INSTRUMENTS,
DANSEURS, CUISINIERS, GARÇONS TAILLEURS, ET AUTRES PER-
SONNAGES DES INTERMÈDES ET DU BALLET.

La scène est à Paris

LE
BOURGEOIS GENTILHOMME
COMÉDIE-BALLET

FAITE A CHAMBORD POUR LE DIVERTISSEMENT DU ROI

1670

L'ouverture¹ se fait par un grand assemblage d'instruments; et dans le milieu du théâtre on voit un élève du maître de musique, qui compose sur une table un air que le Bourgeois a demandé pour une sérénade.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE. — MAÎTRE DE MUSIQUE,
MAÎTRE A DANSER, TROIS MUSICIENS²,
DEUX VIOLONS, QUATRE DANSEURS.

MAÎTRE DE MUSIQUE, *parlant à ses Musiciens.* — Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là ; en attendant qu'il vienne.

MAÎTRE A DANSER, *parlant aux Danseurs.* — Et vous aussi, de ce côté.

MAÎTRE DE MUSIQUE *à l'élève.* — Est-ce fait?

L'ÉLÈVE. — Oui.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Voyons.... Voilà qui est bien.

MAÎTRE A DANSER. — Est-ce quelque chose de nouveau?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

MAÎTRE A DANSER. — Peut-on voir ce que c'est?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

MAÎTRE A DANSER. — Nos occupations, à vous, et à moi, ne sont pas petites maintenant.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux ; ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions³ de noblesse et de galanterie⁴ qu'il est allé se mettre en tête; et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

MAÎTRE A DANSER. — Non pas entièrement ; et je voudrais pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

1. *Ouverture* : morceau d'ensemble joué par un nombre assez grand d'instruments. — 2. *Musiciens*. On voit par la suite que ce sont des chanteurs. — 3. *Visions* : idées folles et romanesques. — 4. *Galanterie* : élégance, manières du monde.

MAITRE DE MUSIQUE. — Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien ; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

MAITRE A DANSER. — Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire ; les applaudissements me touchent ; et je tiens¹ que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire² à des sots, que d'essuyer³ sur des compositions la barbarie d'un stupide⁴. Il y a plaisir, ne m'en parlez point⁵, à travailler pour des personnes qui soient⁶ capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et par de chatouillantes⁷ approbations vous régaler⁸ de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues ; et ce sont des douceurs exquisées que des louanges éclairées.

MAITRE DE MUSIQUE. — J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que⁹ les applaudissements que vous dites. Mais cet encens ne fait pas vivre ; des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide ; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains¹⁰. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-sens ; mais son argent redresse les jugements de son esprit ; il a du discernement dans sa bourse ; ses louanges sont monnayées¹¹ ; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

MAITRE A DANSER. — Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites ; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent ; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme¹² montre pour lui de l'attachement.

MAITRE DE MUSIQUE. — Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

MAITRE A DANSER. — Assurément ; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrais qu'avec son bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

MAITRE DE MUSIQUE. — Je le voudrais aussi, et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde ; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

MAITRE A DANSER. — Le voilà qui vient.

1. *Je tiens* : je prétends. — 2. *Se produire* : montrer son talent. — 3. *Essuyer* : endurer, supporter. — 4. *Un stupide*, proprement : un homme frappé de stupeur, et par suite : un homme incapable de comprendre. — 5. *Ne m'en parlez point*, c'est-à-dire : inutile de m'en parler, je le sais sans que vous m'en parliez. — 6. *Qui soient* : telles qu'elles soient. Latinisme. — 7. *Chatouillantes* : flatteuses. — 8. *Régaler* : récompenser. — 9. *Davantage que* : tour considéré actuellement comme incorrect, mais usité par-tous nos grands écrivains du xviii^e et du xviii^e siècle. — 10. *Avec les mains* : en payant (et non : en applaudissant). Ces mots sont accompagnés d'un geste des doigts faisant comprendre qu'il s'agit de payer. — 11. *C'est-à-dire* : prennent corps en monnaie, deviennent de la monnaie. — 12. *Honnête homme* au sens du xviii^e siècle : homme du monde, instruit et cultivé.

SCÈNE II. — MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, VIOLONS, MUSICIENS ET DANSEURS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé bien, Messieurs? Qu'est-ce? me ferez-vous voir votre petite drôlerie¹?

MAITRE A DANSER. — Comment! quelle petite drôlerie?

MONSIEUR JOURDAIN. — Eh là..., comment appelez-vous cela? votre prologue ou dialogue² de chansons et de danse.

MAITRE A DANSER. — Ah, ah!

MAITRE DE MUSIQUE. — Vous nous y voyez préparés.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé³ ne mettre jamais.

MAITRE DE MUSIQUE. — Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'⁴ on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

MAITRE A DANSER. — Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous me vertez équipé⁵ comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

MAITRE DE MUSIQUE. — Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je me suis fait faire cette indienne⁶-ci.

MAITRE A DANSER. — Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

MAITRE DE MUSIQUE. — Cela vous sied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN. — Laquais! holà, mes deux, laquais!

PREMIER LAQUAIS. — Que voulez-vous, Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN. — Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (*Aux deux Maîtres.*) Que dites-vous de mes livrées?

MAITRE A DANSER. — Elles sont magnifiques.

MONSIEUR JOURDAIN. — (*Il entr'ouvre sa robe et fait voir un haut-de-chausses⁷ étroit de velours rouge, et une camisole⁸ de velours vert, dont il est vêtu.*) Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

MAITRE DE MUSIQUE. — Il est galant⁹.

MONSIEUR JOURDAIN. — Laquais!

PREMIER LAQUAIS. — Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — L'autre laquais!

SECOND LAQUAIS. — Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tenez ma robe. Me trouvez-vous bien comme cela?

MAITRE A DANSER. — Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voyons un peu votre affaire.

1. *Drôlerie* : divertissement, fantaisie joyeuse. — 2. *Prologue, dialogue* : mots employés mal à propos par M. Jourdain, parce qu'il n'en connaît pas le sens. — 3. *J'ai pensé* : j'ai cru que (je ne pourrais pas mettre à cause de leur étroitesse). Cf. II, 5. — 4. *Qu'* : avant que. — 5. *Équipé* : habillé (sans nuance ironique). — 6. *Indienne* : robe de chambre en indienne (étouffe peinte importée de l'Inde). — 7. *Haut-de-chausses* : culotte. — 8. *Camisole* : petit vêtement qu'on met dans la nuit ou pendant le jour entre la chemise et le pourpoint. — 9. *Galant* : élégant.

MAITRE DE MUSIQUE. — Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air qu'il¹ vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui; mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

MAITRE DE MUSIQUE. — Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN. — Donnez-moi ma robe pour mieux entendre.... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe.... Non; redonnez-la moi, cela ira mieux.

MUSICIEN, *chantant.*

*Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis :
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?*

MONSIEUR JOURDAIN. — Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci, par-là.

MAITRE DE MUSIQUE. — Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

MONSIEUR JOURDAIN. — On m'en apprend un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez.... La..., comment est-ce qu'il dit ?

MAITRE A DANSER. — Par ma foi ! je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y a du mouton dedans.

MAITRE A DANSER. — Du mouton ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui. Ah !

(Monsieur Jourdain chante.)

*Je croyois Janneton
Aussi douce que belle,
Je croyois Janneton
Plus douce qu'un mouton :
Hélas ! hélas ! elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle,
Que n'est le tigre aux bois.*

N'est-il² pas joli ?

MAITRE DE MUSIQUE. — Le plus joli du monde.

MAITRE A DANSER. — Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est sans avoir appris la musique³.

MAITRE DE MUSIQUE. — Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites⁴ la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

MAITRE A DANSER. — Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

1. *Il* : mon élève (geste). — 2. *Il* : cela. Cf. l'Alceste du *Misanthrope* préférant, comme M. Jourdain, une chanson populaire au sonnet précieux d'Oronte. — 3. M. Jourdain se croit déjà véritablement un « homme de qualité », un de ces hommes qui « savent tout sans avoir rien appris. » (*Précieuses ridicules*, sc. x). — 4. *Faites* : apprenez. Au xvii^e siècle, le verbe *faire* pouvait remplacer n'importe quel autre verbe.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

MAITRE DE MUSIQUE. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car, outre le Maître d'armes qui me montre¹, j'ai arrêté² encore un Maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

MAITRE DE MUSIQUE. — La philosophie est quelque chose ; mais la musique, Monsieur, la musique....

MAITRE A DANSER. — La musique et la danse.... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

MAITRE DE MUSIQUE. — Il n'y a rien qui soit si utile dans un État que la musique.

MAITRE A DANSER. — Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

MAITRE DE MUSIQUE. — Sans la musique, un État ne peut subsister.

MAITRE A DANSER. — Sans la danse, un homme ne sauroit rien faire.

MAITRE DE MUSIQUE. — Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas³ la musique.

MAITRE A DANSER. — Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques⁴ et les manquements⁵ des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment cela ?

MAITRE DE MUSIQUE. — La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Cela est vrai.

MAITRE DE MUSIQUE. — Et si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous avez raison.

MAITRE A DANSER. — Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux⁶ affaires de sa famille, ou⁷ au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : « Un tel a fait un mauvais pas⁸ dans une telle affaire ? »

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, on dit cela.

MAITRE A DANSER. — Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Cela est vrai, vous avez raison tous deux.

MAITRE A DANSER. — C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je comprends cela à cette heure.

1. *Me montre* : m'enseigne (les armes). — 2. *Arrêté* : pris à mon service. Ce mot ne s'employait qu'en parlant d'un domestique. M. Jourdain, avec sa morgue insolente de parvenu, traite le philosophe comme un laquais. — 3. *Pour n'apprendre pas* : parce qu'on n'apprend pas. — 4. (Hommes) *politiques*. — 5. *Manquements* : fautes, défaillances. — 6. *Aux* : dans les. — 7. *Soit...* ou : construction fréquente au XVIII^e siècle. — 8. *Mauvais pas* ; nous disons : faux pas. Mais le maître à danser entend : il a fait un mauvais pas (de danse), un pas mal exécuté.

MAITRE DE MUSIQUE. — Voulez-vous voir nos deux affaires?
MONSIEUR JOURDAIN. — Oui.

MAITRE DE MUSIQUE. — Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

MONSIEUR JOURDAIN. — Fort bien.

MAITRE DE MUSIQUE, *aux musiciens*. — Allons, avancez. (*A M. Jourdain.*) Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pourquoi toujours des bergers? On ne voit que cela partout¹.

MAITRE A DANSER. — Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne² dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers; et il n'est guère naturel en dialogue³ que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions⁴.

MONSIEUR JOURDAIN. — Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS.

*Un cœur, dans l'amoureux empire⁵,
De mille soins⁶ est toujours agité :
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ;
Mais quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.*

PREMIER MUSICIEN.

*Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie.
On ne peut être heureux sans amoureux desirs :
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.*

SECOND MUSICIEN.

*Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi⁷ ;
Mais, hélas ! ô rigueur cruelle !
On ne voit point de bergère fidèle ;
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.*

PREMIER MUSICIEN.

Aimable ardeur.

MUSICIENNE.

Franchise⁸ heureuse.

1. Allusion à la grande vogue des pastorales : églogues, pastorales dramatiques, pastorales musicales. Molière lui-même avait sacrifié à cette mode en écrivant la *Pastorale comique* (1666). — 2. *Donne dans* : se porte vers. — 3. *Dialogue* : composition au moins à deux voix (Furetière). — 4. Molière semble ici condamner l'opéra héroïque; il voudrait, au nom de la vraisemblance, réserver aux bergers le privilège d'exprimer leurs passions par le chant. — 5. C'est-à-dire : dans l'empire de l'amour, quand on aime. — 6. *Soins* : soucis. — 7. *Foi* : fidélité. — 8. *Franchise* : liberté.

SECOND MUSICIEN.

Sexe trompeur.

PREMIER MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse !

MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur !

SECOND MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur !

PREMIER MUSICIEN.

Ah ! quitte pour aimer cette haine mortelle¹.

MUSICIENNE.

*On peut, on peut te montrer**Une bergère fidèle.*

SECOND MUSICIEN.

Hélas ! où la rencontrer ?

MUSICIENNE.

*Pour défendre notre gloire²,**Je te veux offrir mon cœur.*

SECOND MUSICIEN.

*Mais, Bergère, puis-je croire**Qu'il ne sera point trompeur ?*

MUSICIENNE.

*Voyons par expérience**Qui des deux aimera mieux.*

SECOND MUSICIEN.

*Qui manquera de constance,**Le puissent perdre³ les Dieux*

TOUS TROIS.

*A des ardeurs si belles**Laissons-nous enflammer :**Ah ! qu'il est doux d'aimer,**Quand deux cœurs sont fidèles !*

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce tout ?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je trouve cela bien troussé⁴, et il y a là dedans de petits dictons⁵ assez jolis.

MAÎTRE A DANSER. — Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements, des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

MONSIEUR JOURDAIN. — Sont-ce encore des bergers ?

MAÎTRE A DANSER. — C'est ce qu'il vous plaira. Allons.

Quatre danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le maître à danser leur commande ; et cette danse fait le premier intermède.

1. C'est-à-dire : afin de consentir à aimer, renonce à cette haine de l'amour. — 2. *Gloire* : honneur, réputation. — 3. *Perdre* : faire périr. — 4. *Bien troussé* : bien tourné. — 5. *Dictons* : sentences, maximes gaillardes.

ACTE II¹

SCÈNE PREMIÈRE. — MONSIEUR JOURDAIN,
MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent² bien.

MAITRE DE MUSIQUE. — Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant³ dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est pour tantôt au moins⁴ ; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans⁵.

MAITRE A DANSER. — Tout est prêt.

MAITRE DE MUSIQUE. — Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez : faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique⁶, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce que les gens de qualité en ont ?

MAITRE DE MUSIQUE. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau ?

MAITRE DE MUSIQUE. — Sans doute. Il vous faudra trois voix : un dessus⁷, une haute-contre⁸, et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole⁹, d'un théorbe¹⁰, et d'un clavecin¹¹ pour les basses continues¹², avec deux dessus de violon¹³ pour jouer les ritornelles¹⁴.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y faudra mettre aussi une trompette marine¹⁵. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux

MAITRE DE MUSIQUE. — Laissez-nous gouverner les choses.

1. Cet acte continue le précédent, sans autre interruption que l'intermède, qui constitue tout l'entr'acte. — 2. *Se trémoussent* : dansent. Mot moins familier autrefois qu'aujourd'hui. — 3. *Galant* : élégant. Cf. p. 2, n. 5. — 4. *Au moins* : sans faute, j'y compte. Expression familière qui sert à donner plus de force à ce qu'on dit. — 5. *Céans* : ici (dedans). — 6. *Magnifique* : généreux, qui se plaît à faire de grandes dépenses. Cf. la comédie de Molière intitulée : *Les Amants magnifiques*. — 7. *Un dessus* : un ténor. — 8. *Une haute-contre* : un soprano. — 9. *La basse de viole* était à peu près l'équivalent de notre violoncelle, mais elle avait six cordes et donnait des sons plus sourds. — 10. *Théorbe* : sorte de grande guitare à dix cordes. — 11. *Le clavecin* est l'instrument qui a précédé le piano. — 12. *La basse continue* était un accompagnement. C'est l'harmonie que font des théorbes ou des basses de violes qui jouent continuellement tandis que les voix chantent ou que d'autres instruments jouent leurs parties. (Furetière). — 13. C'est-à-dire : avec deux parties de *dessus* (voir n. 7) jouées par les violons. — 14. *Ritornelle*, ritournelle (de l'italien *ritornello*, petit retour) : motif instrumental ordinairement court qui prépare le chant ou le termine en *rappelant* l'air de ce chant. — 15. *Trompette marine* : sorte de contrebasse rudimentaire, à une seule corde, dont les sons ressemblaient à ceux d'une conque marine. Les effets qu'on en tirait étaient donc moins harmonieux que ne le prétend M. Jourdain.

MONSIEUR JOURDAIN. — Au moins n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens, pour chanter à table.

MAITRE DE MUSIQUE. — Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais surtout, que le ballet soit beau.

MAITRE DE MUSIQUE. — Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets¹ que vous y verrez.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah ! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

MAITRE A DANSER. — Un chapeau², Monsieur, s'il vous plaît. La, *bis*, La, la, la ; La, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la ; La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés La, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

MONSIEUR JOURDAIN. — Euh ?

MAITRE DE MUSIQUE. — Voilà qui est le mieux du monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — A propos. Apprenez-moi comme³ il faut faire une révérence pour saluer une marquise : j'en aurai besoin tantôt.

MAITRE A DANSER. — Une révérence pour saluer une marquise ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui : une marquise qui s'appelle Dorimène.

MAITRE A DANSER. — Donnez-moi la main.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non. Vous n'avez qu'à faire : je le retiendrai bien.

MAITRE A DANSER. — Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

MONSIEUR JOURDAIN. — Faites un peu. Bon.

PREMIER LAQUAIS. — Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

MONSIEUR JOURDAIN. — Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE II. — MAITRE D'ARMES, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

MAITRE D'ARMES, après lui avoir mis le fleuret à la main. — Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite⁴ de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée⁵. La tête droite. Le regard assuré. Avancez.

1. *Menuet* : espèce de danse dont les pas sont prompts et menus (Furetière). Elle demandait beaucoup d'élégance et d'aisance, ce qui rend ridicule la présomption de M. Jourdain. — 2. *Un chapeau*, pour faire, avant la danse, un salut à la dame qui est supposée danser avec lui. — 3. *Comme* : comment. — 4. *A l'opposite* : vis-à-vis (Furetière), à la hauteur (de la hanche). — 5. *Quartée* : effacée. « *Quarter l'épaule*, c'est la tourner à gauche, la plier un peu en dedans, lorsqu'on porte une botte en quarte. »

Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte¹, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous². Redoublez de pied ferme³. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte⁴, Monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce⁵, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde.

(*Le Maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant : « En garde ».*)

MONSIEUR JOURDAIN. — Euh?

MAITRE DE MUSIQUE. — Vous faites des merveilles.

MAITRE D'ARMES. — Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, et à ne point recevoir ; et comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative⁶, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps : ce qui ne dépend seulement que⁷ d'un petit mouvement du poignet ou en dedans, ou en dehors.

MONSIEUR JOURDAIN. — De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué.

MAITRE D'ARMES. — Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui.

MAITRE D'ARMES. — Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un État, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la....

MAITRE A DANSER. — Tout beau, Monsieur le tireur d'armes⁸ : ne parlez de la danse qu'avec respect.

MAITRE DE MUSIQUE. — Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

MAITRE D'ARMES. — Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

MAITRE DE MUSIQUE. — Voyez un peu l'homme d'importance !

MAITRE A DANSER. — Voilà un plaisant animal, avec son plastron⁹ !

MAITRE D'ARMES. — Mon petit maître à danser, je vous ferais¹⁰ danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

MAITRE A DANSER. — Monsieur le batteur de fer¹¹, je vous apprendrai votre métier.

MONSIEUR JOURDAIN, *au Maître à danser*. — Êtes-vous fou

1. *Quarte* : manière de porter un coup d'épée en tournant le poignet dehors. — 2. *Remettez-vous* en position, en garde. — 3. C'est-à-dire : recommencez le mouvement sans bouger les pieds. — 4. *Botte* : coup. — 5. *Tierce* : troisième position, position du poignet tourné en dedans dans une situation horizontale au-dessus du bras de l'adversaire, en laissant son épée à droite. — 6. *Démonstrative* : convaincante, évidente et certaine. — 7. *Ne... seulement que* : pléonasme courant au XVII^e siècle. — 8. *Tireur d'armes* : expression vieillie, équivalente à maître d'armes, employée par mépris par le maître à danser. — 9. *Plastron* : pièce de cuir rembourrée dont les escrimeurs se protègent la poitrine. — 10. *Ferais*, au conditionnel, parce qu'il faut sous-entendre : si je voulais. — 11. *Batteur de fer* : ferrailleur, mauvais escrimeur. Expression forgée par le maître de danse pour marquer son mépris.

de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raisou démonstrative,

MAITRE A DANSER. — Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout doux, vous dis-je.

MAITRE D'ARMES. — Comment? petit impertinent¹.

MONSIEUR JOURDAIN. — Eh ! mon Maître d'armes.

MAITRE A DANSER. — Comment? grand cheval de carrosse,

MONSIEUR JOURDAIN. — Eh ! mon Maître à danser,

MAITRE D'ARMES. — Si je me jette sur vous....

MONSIEUR JOURDAIN. — Doucement.

MAITRE A DANSER. — Si je mets sur vous la main....

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout beau.

MAITRE D'ARMES. — Je vous étrillerai d'un air²....

MONSIEUR JOURDAIN. — De grâce !

MAITRE A DANSER. — Je vous rosserai d'une manière....

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous prie.

MAITRE DE MUSIQUE. — Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mon Dieu ! arrêtez-vous.

SCÈNE III. — MAITRE DE PHILOSOPHIE, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, MAITRE D'ARMES, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Holà, Monsieur le Philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il, Messieurs?

MONSIEUR JOURDAIN. — Ils se sont mis en colère pour la préférence de³ leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et vouloir en venir aux mains.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Hé quoi? Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque⁴ a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements⁵?

MAITRE A DANSER. — Comment, Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire, et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience⁶.

MAITRE D'ARMES. — Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Faut-il que cela vous émeuve? Ce

1. Le Maître d'armes s'adresse au maître à danser. — 2. Air; manière. — 3. De : à donner à. — 4. Sénèque; philosophe latin (1^{er} siècle ap. J.-C.), auteur, entre autres ouvrages, d'un traité en trois livres sur la Colère. — 5. Mouvements de l'âme, sentiments. — 6. C'est bien là, en effet, la doctrine du stoicien Sénèque.

n'est pas de vaine gloire et de condition¹ que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

MAITRE A DANSER. — Je lui soutiens que la danse est une sciucc à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

MAITRE DE MUSIQUE. — Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révéree.

MAITRE D'ARMES. — Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur², de chanteur, et de baladin³ !

MAITRE D'ARMES. — Allez, philosophe de chien.

MAITRE DE MUSIQUE. — Allez, belître⁴ de pédant.

MAITRE A DANSER. — Allez, cuistre⁵ fieffé⁶.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Comment ? marauds⁷ que vous êtes....
(*Le Philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups. et sortent en se battant.*)

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le Philosophe.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Infâmes ! coquins ! insolents !

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le Philosophe.

MAITRE D'ARMES. — La peste l'animal⁸ !

MONSIEUR JOURDAIN. — Messieurs.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Impudents !

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le Philosophe.

MAITRE A DANSER. — Diantre⁹ soit de l'âne bête !

MONSIEUR JOURDAIN. — Messieurs.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Scélérats !

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le Philosophe.

MAITRE DE MUSIQUE. — Au diable l'impertinent !

MONSIEUR JOURDAIN. — Messieurs.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Fripons ! gueux ! traîtres ! imposteurs !

(*Ils sortent.*)

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe. Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y saurais que faire, et n'irai pas gêner ma robe¹⁰ pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

1. *Condition* : rang, qualité. — 2. *Gladiateur* : traduction méprisante du nom de maître d'armes. — 3. *Baladin* : danseur (du vieux mot français *baller* : danser). Terme de mépris. — 4. *Belître* : mendiant, gueux, coquin. — 5. *Cuistre* ; primitivement : cuisinier ou valet de collègue ; d'où, par extension, celui qui sent la crasse du collègue (Richelet). — 6. *Fieffé* : qui possède (la cuistrerie) comme un fief ; (cuistre) parfait, achevé. — 7. *Marauds* : coquins. — 8. *La peste* (soit) *l'animal* : que l'animal devienne la peste, qu'il soit empesté. — 9. *Diantre* : forme corrompue du mot diable — 10. *Ma robe* de chambre. M. Jourdain l'avait remise après ses exercices.

SCÈNE IV. — MAITRE DE PHILOSOPHIE,
MONSIEUR JOURDAIN.

MAITRE DE PHILOSOPHIE, *en raccommodant son collet*¹. — Venons à notre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal², qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Ce sentiment est raisonnable : *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago*. Vous entendez³ cela, et vous savez le latin sans doute !

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, mais faites comme si je ne le savais pas : expliquez-moi ce que cela veut dire.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Cela veut dire que *Sans la science, la vie est presque une image de la mort*.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ce latin-là a raison.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oh ! oui, je sais lire et écrire.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Par où vous plaît-il que nous commençons ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qui⁴ sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La première, la seconde, et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux⁵. La seconde, de bien juger par le moyen des catégories⁶ ; et la troisième de bien tirer une conséquence par le moyen des figures *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Bavalippton*⁷, etc.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Voulez-vous apprendre la morale ?

MONSIEUR JOURDAIN. — La morale ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle dit cette morale ?

1. *Collet* : ornement de ligne qu'on mettait sur le col du pourpoint (Furetière). — 2. *Juvénal*, poète satirique latin (1^{er} siècle ap. J.-C.), très violent. — 3. *Entendez* : comprenez. — 4. *Qui* : que. — 5. *Universaux* : idées universelles. Elles étaient au nombre de cinq : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident. — 6. *Les dix catégories* étaient, dans la philosophie scolastique, les dix classes dans lesquelles se répartissaient tous les êtres : la substance, la quantité, la qualité, la relation, l'action, la passion, le lieu, le temps, la situation, la possession. — 7. Mots forgés par les scolastiques, n'ayant par eux-mêmes aucun sens, mais servant, grâce aux combinaisons de leurs voyelles, à se rappeler les diverses sortes de syllogismes.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, etc....

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables ; et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon souïl, quand il m'en prend envie.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle chante cette physique ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants¹, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons².

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini³.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Apprenez-moi l'orthographe.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Très volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN. — Après vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN. — J'entends⁴ tout cela.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, A. Oui.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, E, A, E. Ma foi ! oui. Ah ! que cela est beau.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

1. *Feux-volants* : feux-follets. — 2. *Tourbillons* : allusion à la physique de Descartes, d'après laquelle « la matière du ciel, où sont les planètes, tourne sans cesse en rond, ainsi qu'un tourbillon qui aurait le soleil à son centre. » 3. *Brouillamini* : embrouillement, confusion. — 4. *J'entends* : je comprends.

MONSIEUR JOURDAIN. — O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O, I, O.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN. — O, O, O. Vous avez raison, O. Ah ! la belle chose, que de savoir quelque chose !

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.

MONSIEUR JOURDAIN. — U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que : U.

MONSIEUR JOURDAIN. — U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à¹ celles-ci ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut ! DA.

MONSIEUR JOURDAIN. — DA, DA. Oui. Ah ! les belles choses ! les belles choses !

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — L'F en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

MONSIEUR JOURDAIN. — FA, FA. C'est la vérité. Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux de mal² !

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frolée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : RRA.

MONSIEUR JOURDAIN. — R, R, RA, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah ! l'habile homme que vous êtes ! et que j'ai perdu de temps ! R, R, R, RA.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Fort bien.

MONSIEUR JOURDAIN. — Cela sera galant³, oui.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non, point de vers.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Vous ne voulez que de la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, je ne veux ni prose ni vers.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien que ce soit l'un, ou l'autre,

1. A : pour. — 2. Sous-entendu : de ne m'avoir pas fait étudier toutes ces belles choses quand j'étais enfant. — 3. Galant · Cf. p. 11, n. 9.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pourquoi?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose, ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il n'y a que la prose ou les vers?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Non !, Monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et comme l'on parle qu'est-ce que c'est donc que cela?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quoi? quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, » c'est de la prose?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* ; mais je voudrais que cela fut mis d'une manière galante, que cela fut tourné gentiment.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un....

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non, non, je ne veux point tout cela ; je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet ; mais tournées à la mode, bien arrangés comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux*. Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir*. Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font*. Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour*.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Celle que vous avez dite : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

MONSIEUR JOURDAIN. — Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Je n'y manquerai pas.

MONSIEUR JOURDAIN, à son laquais. — Comment? mon habit n'est point encore arrivé?

SECOND LAQUAIS. — Non, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quar-

1. On attendrait *oui*. Mais la phrase interrogative de M. Jourdain équivaut à : *Il n'y a donc pas autre chose que la prose ou les vers?* A quoi le philosophe répond : *non*.

taine¹ puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je....

SCÈNE V. — MAITRE TAILLEUR, GARÇON TAILLEUR, *portant l'habit de M. Jourdain*, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah vous voilà ! je m'allois mettre en colère contre vous.

MAITRE TAILLEUR. — Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

MAITRE TAILLEUR. — Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement².

MAITRE TAILLEUR. — Point du tout, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment, point du tout ?

MAITRE TAILLEUR. — Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

MAITRE TAILLEUR. — Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison !

MAITRE TAILLEUR. — Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir ; et je le donne en six coups³ aux tailleurs les plus éclairés.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est que ceci ? vous avez mis les fleurs en enbas⁴.

MAITRE TAILLEUR. — Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce qu'il faut dire cela ?

MAITRE TAILLEUR. — Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN. — Les personnes de qualité portent les fleurs en enbas ?

MAITRE TAILLEUR. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oh ! voilà qui est donc bien.

MAITRE TAILLEUR. — Si vous voulez, je les mettrai en enhaut

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non.

MAITRE TAILLEUR. — Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, vous dis-je ; vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien ?

MAITRE TAILLEUR. — Belle demande ! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste⁵. J'ai chez moi un

1. *Fièvre quartaine*, ou *quarte* : qui revient tous les quatre jours. — 2. *Furieusement* : adverbe à la mode. — 3. *En six coups* : en s'y reprenant à six fois. Métaphore empruntée aux *coups* successifs d'un jeu, et exprimant le défi qu'on porte à quelqu'un de faire une chose très difficile. — 4. *En enbas* : à rebours, la tête en bas. — 5. *Juste* : ajusté.

garçon qui, pour monter une rhingrave¹, est le plus grand génie du monde ; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

MONSIEUR JOURDAIN. — La perruque et les plumes sont-elles comme il faut ?

MAITRE TAILLEUR. — Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, *en regardant l'habit du tailleur.* — Ah ! ah ! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

MAITRE TAILLEUR. — C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever² un habit pour moi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien³.

MAITRE TAILLEUR. — Voulez-vous mettre votre habit ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, donnez-moi,

MAITRE TAILLEUR. — Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà ! entrez, vous autres. Mettez cet habit à Monsieur, de la manière que vous faites⁴ aux personnes de qualité.

(Quatre garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, et deux autres la camisole ; puis ils lui mettent son habit neuf ; et M. Jourdain se promène entre eux, et leur montre son habit, pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la symphonie⁵.)

GARÇON TAILLEUR. — Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment m'appellez-vous ?

GARÇON TAILLEUR. — Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. — « Mon gentilhomme ! » Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : « Mon gentilhomme ». Tenez, voilà pour « Mon gentilhomme ».

GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

MONSIEUR JOURDAIN. — « Monseigneur », oh, oh ! « Monseigneur ! » Attendez, mon ami : « Monseigneur » mérite quelque chose et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur ». Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN. — « Votre Grandeur ! » Oh, oh, oh ! Attendez, ne vous en allez pas. A moi « Votre Grandeur ! » (*Bas, à part.*) Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. (*Haut.*) Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il a bien fait ; je lui allais tout donner.

(Les quatre garçons tailleurs se réjouissent par une danse, qui fait le second intermède.)

1. Rhingrave : culotte fort ample mise à la mode par un comte du Rhin (*Rheingraf*). — 2. Lever : prélever. C'était le mot propre des gens du métier. — 3. A cette époque, les tailleurs ne fournissaient pas le drap. M. Jourdain accuse doucement son tailleur d'avoir prélevé pour lui un habit sur le drap qu'il avait payé pour s'habiller. — 4. *Faites* : Cf. p. 13, n. 2. — 5. *Symphonie* : orchestre.

ACTE III¹

SCÈNE PREMIÈRE. — MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Suivez-moi, que j'aïlle un peu montrer mon habit par la ville ; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voye bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCÈNE II. — NICOLE, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Nicole !

NICOLE. — Plaît-il ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Écoutez.

NICOLE. — Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'as-tu à rire ?

NICOLE. — Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE. — Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti². Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment donc ?

NICOLE. — Ah, ah ! mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quelle friponne est-ce là ! Te moques-tu de moi ?

NICOLE. — Nenni, Monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je te baillerai³ sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE. — Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tu ne t'arrêteras pas ?

NICOLE. — Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurais me tenir⁴ de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais voyez quelle insolence !

NICOLE. — Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je te....

NICOLE. — Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE. — Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

1. Cet acte continue immédiatement le précédent. — 2. *Bâti* équipé, affublé. — 3. *Baillerai* : donnerai. — 4. *Tenir* : retenir.

MONSIEUR JOURDAIN. — Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoyes...

NICOLE. — Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Que tu nettoyes comme il faut...

NICOLE. — Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il faut, dis-je, que tu nettoyes la salle, et....

NICOLE. — Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Encore !

NICOLE. — Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt et me laissez rire tout mon soûl, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — J'enrage.

NICOLE. — De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Si je te prends...

NICOLE. — Monsieur, eur, je crèverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là? qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE. — Que voulez-vous que je fasse, Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN. — Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE. — Ah, par ma foi ! je n'ai plus envie de rire ; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans¹, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE. — Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III. — MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN. NICOLE, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN. — Ah, ah ! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage²-là. Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher³ de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

MONSIEUR JOURDAIN. — Il n'y a que des sots et des sottés, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN. — Vraiment on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

MADAME JOURDAIN. — Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison : on dirait qu'il est céans⁴ carême-prenant⁵ tous les jours ; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes

1. *Céans* : Cf. p. 17, n. 5. — 2. *Équipage* : attirail, habillement. — 3. *Enharnacher* : harnacher. — 4. *Céans* : Cf. n. 1. — 5. *Carême-prenant* : le moment où le carême prend ou commence, c'est-à-dire le mardi gras, jour où l'on portait des déguisements et des masques.

de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE. — Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre, avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville, pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux¹ maîtres viennent croter régulièrement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ouais, notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé² pour une paysanne.

MADAME JOURDAIN. — Nicole a raison et son sens³ est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

NICOLE. — Et d'un grand maître tireur d'armes⁴, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux⁵ de notre salle ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

MADAME JOURDAIN. — Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE. — Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, vous dis-je : vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives⁶ de tout cela.

MADAME JOURDAIN. — Vous devriez plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue⁷.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle, mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE. — J'ai encore oui dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage⁸, un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN. — Fort bien : je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens⁹.

MADAME JOURDAIN. — N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir¹⁰ tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège !

NICOLE. — Oui, ma foi ! cela vous rendrait la jambe bien mieux faite¹¹.

MONSIEUR JOURDAIN. — Sans doute.

MADAME JOURDAIN. — Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

1. *Biaux* : forme dialectale de *beaux*. — 2. *Caquet* : cris de la poule, d'où : bruit de paroles ; *affilé* se dit au propre du bec des oiseaux ; au figuré un *bec affilé* est une personne grande paroleuse. Il y a ici confusion de deux métaphores. — 3. *Sens* : bon sens, jugement, manière de voir et d'apprécier les choses. — 4. Nicole brouille les deux expressions : *tireur d'armes* et *maître d'armes*. — 5. *Carriaux*, forme dialectale de *carreaux*. — 6. *Prérogatives*, mot dont M. Jourdain ne connaît pas bien le sens et qu'il emploie prétentieusement comme synonyme d'*avantages*. — 7. *Pourvue* d'un mari, mariée. — 8. *Renfort de potage* : plat destiné à accompagner sur la table le potage (qui était alors un plat complet avec sa viande bouillie). Cette expression métaphorique de la cuisinière Nicole signifie donc : pour surcroît. — 9. *Honnêtes gens* : Cf. p. 8, u. 12. — 10. *L'avoir* : que ie l'eusse. — 11. Cf. l'expression actuelle : cela vous ferait une belle jambe.

MONSIEUR JOURDAIN. — Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. (*A madame Jourdain.*) Par exemple savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites ¹ à cette heure?

MADAME JOURDAIN. — Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici ²?

MADAME JOURDAIN. — Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande : ce que je parle ³ avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

MADAME JOURDAIN. — Des chansons.

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé non ! ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, la langage que nous parlons à cette heure?

MADAME JOURDAIN. — Hé bien ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment est-ce que cela s'appelle?

MADAME JOURDAIN. — Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN. — De la prose?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, de la prose. Tout ce qui est prose, n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers, n'est point prose ⁴. Heu, voilà ce que c'est d'étudier ⁵. (*A Nicole.*) Et toi, sais-tu bien comme ⁶ il faut faire pour dire un U?

NICOLE. — Comment?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?

NICOLE. — Quoi?

MONSIEUR JOURDAIN. — Dis un peu, U, pour voir?

NICOLE. — Hé bien, U.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE. — Je dis, U.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, mais quand tu dis, U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE. — Je fais ce que vous me dites,

MONSIEUR JOURDAIN. — O l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas ⁷ : U, vois-tu ? U. Je fais la moue : U.

NICOLE. — Oui, cela est biau.

MADAME JOURDAIN. — Voilà qui est admirable.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là?

NICOLE. — De quoi est-ce que tout cela guérit?

MONSIEUR JOURDAIN. — J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

1. Ce que c'est que vous dites : ce qu'est ce que vous dites, ce que c'est que ce que vous dites. — 2. Ici : en ce moment. — 3. Je parle : je dis. — 4. M. Jourdain répète mal la leçon de son professeur de philosophie et ajoute à la phrase de son maître une négation qui la rend absurde. — 5. Ce que c'est (que) d'étudier. — 6. Comme : Comment. — 7. Nouvelle absurdité.

MADAME JOURDAIN. — Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles ¹.

NICOLE. — Et surtout ce grand escogriffe ² de maître d'armes, qui remplit de poudre ³ tout mon ménage.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ouais, ce maître d'armes vous tient fort au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence ⁴ tout à l'heure ⁵. (*Il fait apporter les fleurets, et en donne un à Nicole.*) Tiens. Raison démonstrative, la ligne du corps ⁶. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela, et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu pour voir.

NICOLE. — Hé bien, quoi ? (*Nicole lui pousse plusieurs coups.*)

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout beau, holà, oh ! doucement. Diantre soit la coquine ⁷.

NICOLE. — Vous me dites de pousser.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui ; mais tu me pusses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN. — Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

MONSIEUR JOURDAIN. — Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement, et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN. — Çamon ⁸ vraiment ! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré ⁹ avec ce beau Monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné ¹⁰.

MONSIEUR JOURDAIN. — Paix ! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voye venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais ; et, devant tout le monde, il me fait des caresses ¹¹ dont je suis moi-même confus.

MADAME JOURDAIN. — Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses, mais il vous emprunte votre argent.

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé bien ! ne m'¹² est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

MADAME JOURDAIN. — Et ce seigneur que fait-il pour vous ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Des choses dont on serait étonné, si on les savait.

1. *Fariboles* : vétilles, sottises. — 2. *Escogriffe* : homme de grande taille, mal bâti et de mauvaise mine. — 3. *Poudre* : poussière. — 4. *Impertinence* : fait de parler hors de propos ou mal à propos. — 5. *Tout à l'heure* : tout de suite. — 6. *M. Jourdain* continue à répéter d'une façon absurde des bribes de ce qu'il a entendu. — 7. Cf. p. 20, n. 8 et 9. — 8. *Çamon* : oui, vraiment. Probablement altération de *ce est mon avis*. — 9. *Bien opéré* : bien agi, fait bonne besogne. — 10. *Embéguiné* : coiffé (d'un béguin), engoué. — 11. *Caresses* : démonstrations d'amitié et de bienveillance. — 12. *M'* : pour moi.

MADAME JOURDAIN. — Et quoi?

MONSIEUR JOURDAIN. — Baste¹, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN. — Oui, attendez-vous à cela.

MONSIEUR JOURDAIN. — Assurément : ne me l'a-t-il pas dit?

MADAME JOURDAIN. — Oui, oui : il ne manquera pas d'y faillir².

MONSIEUR JOURDAIN. — Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MADAME JOURDAIN. — Chansons.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ouais, vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN. — Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous : le voici.

MADAME JOURDAIN. — Il ne vous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois³.

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV. — DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN,
MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE. — Mon cher ami, Monsieur Jourdain⁴, comment vous portez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN. — Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE. — Et Madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN. — Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE. — Comment, Monsieur Jourdain? vous voilà le plus propre⁵ du monde !

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous voyez.

DORANTE. — Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN. — Hay, hay.

MADAME JOURDAIN, à part. — Il le gratte par où il se démange⁶.

DORANTE. — Tournez-vous. Cela est tout à fait galant⁷.

MADAME JOURDAIN, à part. — Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE. — Ma foi ! Monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que

1. *Baste* : assez (de l'italien *basta* : il suffit). — 2. *Faillir* : manquer. Phrase proverbiale qui signifie : on le verra sûrement faillir à sa parole. — 3. C'est-à-dire : sa vue seule me fait perdre l'appétit. — 4. En appelant ainsi M. Jourdain par son nom, Dorante lui témoigne son mépris sous les apparences de la politesse : « Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire « Monsieur » tout court. (*Georges Dandin*, I, iv). — 5. *Propre* : élégant, bien mis. — 6. « On dit proverbialement que l'on gratte un homme là où il lui démange, pour dire qu'on fait ou qu'on dit quelque chose qui lui plaît et à quoi il est extrêmement sensible. » (*Dict. de l'Acad.*, 1694). — 7. *Galant* : Cf. p. 11, n. 9.

j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du Roi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. (*A madame Jourdain.*) Dans la chambre du Roi!

DORANTE. — Allons, mettez¹....

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE. — Mon Dieu ! mettez : point de cérémonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur....

DORANTE. — Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain : vous êtes mon ami.

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE. — Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

MONSIEUR JOURDAIN, *se couvrant*. — J'aime mieux être incivil qu'importun².

DORANTE. — Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MADAME JOURDAIN, *à part*. — Oui, nous le savons que trop.

DORANTE. — Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE. — Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnoître les plaisirs qu'on me fait.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE. — Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Mme Jourdain*. — Hé bien ! vous voyez votre impertinence³, ma femme.

DORANTE. — Je suis homme⁴ qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Mme Jourdain*. — Je vous le disois bien.

DORANTE. — Voyons un peu ce que je vous dois.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Mme Jourdain*. — Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE. — Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

MONSIEUR JOURDAIN. — Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE. — Cela est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN. — Une autre fois six-vingts⁵.

DORANTE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et une autre fois cent quarante.

DORANTE. — Vous avez raison.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille livres.

DORANTE. — Le compte est fort bon⁶. Cinq mille soixante livres.

1. Mettez votre chapeau, couvrez-vous. — 2. Formule de politesse bourgeoise méprisée par les gens de bon ton. — 3. Impertinence : parole déplacée, manque de réflexion. Mme Jourdain avait assuré que Dorante ne rendrait pas l'argent que lui avait prêté M. Jourdain. — 4. Je suis (un) homme qui. — 5. Six vingts : 6 fois 20, 120. Cf. quatre-vingts, l'hôpital des Quinze-Vingts (fondé pour 300 aveugles) — 6. En effet puisque le louis valait alors onze livres.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier¹.

DORANTE. — Justement.

MONSIEUR JOURDAIN. — Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DORANTE. — Il est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers² à votre marchand³.

DORANTE. — Fort bien. Douze sols huit deniers : le compte est juste.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

DORANTE. — Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

MONSIEUR JOURDAIN. — Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE. — Somme totale est juste : quinze mille huit cent livres. Mettez encore deux cents pistoles⁴ que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

MADAME JOURDAIN, *bas*, à *M. Jourdain*. — Eh bien ! ne l'avais-je pas bien deviné?

MONSIEUR JOURDAIN, *bas*, à *Mme Jourdain*. — Paix !

DORANTE. — Cela vous incommodera⁵-t-il de me donner ce que je vous dis?

MONSIEUR JOURDAIN. — Eh non !

MADAME JOURDAIN, *bas*, à *M. Jourdain*. — Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas*, à *Mme Jourdain*. — Taisez-vous.

DORANTE. — Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas*, à *M. Jourdain*. — Il ne sera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas*, à *Mme Jourdain*. — Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE. — Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

MONSIEUR JOURDAIN. — Point, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas*, à *M. Jourdain*. — C'est un vrai enjôleux⁶.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas*, à *Mme Jourdain*. — Taisez-vous donc.

MADAME JOURDAIN, *bas*, à *M. Jourdain*. — Il vous sucera jus- qu'au dernier sou.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas*, à *Mme Jourdain*. — Vous taisez-vous?

DORANTE. — J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie ; mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais quérir⁷ votre affaire.

1. *Plumassier* : marchand de plumes (pour chapeaux, écredons, etc.). — 2. La livre valait 20 sols, et le sol 12 deniers. — 3. *Marchand* de drap. — 4. La pistole valait alors 11 livres comme le louis. — 5. *Incommodera* : gênera au point de vue de l'argent, risquera d'enletter. — 6. *Enjôleux* : forme populaire pour *enjôleur*. — 7. *Quérir* : chercher.

MADAME JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.* — Quoi? vous allez encore lui donner cela?

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Mme Jourdain.* — Que faire? voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi?

MADAME JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.* — Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V. — DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE. — Vous me semblez toute mélancolique : qu'avez-vous, Madame Jourdain?

MADAME JOURDAIN. — J'ai la tête plus grosse que le poing et si ¹ elle n'est pas enflée.

DORANTE. — Mademoiselle votre fille, où est-elle, que ² je ne la vois point?

MADAME JOURDAIN. — Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE. — Comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN. — Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE. — Ne voulez-vous point un de ces jours, venir voir, avec elle, le ballet et la comédie que l'on fait ³ chez le Roi?

MADAME JOURDAIN. — Oui, vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons ⁴.

DORANTE. — Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants ⁵ dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

MADAME JOURDAIN. — Tredame ⁶, Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrépète, et la tête lui grouille ⁷-t-elle déjà?

DORANTE. — Ah, ma foi ! Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeais pas que vous êtes jeune, et je rêve ⁸ le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI. — MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE. — Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous suis trop obligé.

DORANTE. — Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle ⁹.

MADAME JOURDAIN. — Madame Jourdain vous baise les mains ¹⁰.

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.* — Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ¹¹ ici pour le ballet et le repas, et je l'ai fait consentir enfin au cadeau ¹² que vous lui voulez donner.

1. *Et si* : et pourtant. Expression proverbiale et populaire. — 2. *Que* : puisque. — 3. *Fait* : joue. Cf. p. 13, n. 2. — 4. Façon populaire d'insister sur une idée. — 5. *Amants* : soupirants, prétendants. — 6. *Tredame*, abréviation de Notre-Dame. — 7. *Grouille* : remue, branle. — 8. *Je rêve* : je suis distrait. — 9. Nouvelle impertinence de Dorante, car seuls les princes et quelques rares gentilshommes étaient admis à ces spectacles. — 10. Formule polie de refus. — 11. *Tantôt* : tout à l'heure. — 12. *Cadeau* : repas, collation avec concert.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tirons-nous ¹ un peu plus loin, pour cause.

DORANTE. — Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part ; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résoluë à l'accepter.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment l'a-t-elle trouvé ?

DORANTE. — Merveilleux ; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

MONSIEUR JOURDAIN. — Plût au Ciel !

MADAME JOURDAIN, à *Nicole*. — Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE. — Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de de ce présent et la grandeur de votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent ; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE. — Vous moquez-vous ? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules ? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Ho ! assurément, et de très grand cœur.

MADAME JOURDAIN, à *Nicole*. — Que sa présence me pèse sur les épaules !

DORANTE. — Pour moi, je ne regarde rien ², quand il faut servir un ami ; et lorsque vous me fîtes confiance de l'ardeur ³ que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce ⁴, vous vîtes que d'abord ⁵ je m'offris de moi-même à servir votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent.

MADAME JOURDAIN, à *Nicole*. — Est-ce qu'il ne s'en ira point ?

NICOLE. — Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE. — Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur : les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles ; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau ⁶ que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il n'y a point de dépenses que je ne fisse si par là je pouvais trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toute chose.

MADAME JOURDAIN, à *Nicole*. — Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE. — Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

1. *Tirons-nous* : retirons-nous. — 2. Nous dirions : *je ne regarde à rien*. — 3. *Ardeur* : attachement, passion amoureuse. — 4. *Commerce* : relations mondaines. — 5. *D'abord* : dès l'abord. — 6. *Cadeau* : Cf. p. 35, n. 12.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

DORANTE. — Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet¹. Il est de mon invention; et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé....

MONSIEUR JOURDAIN *s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet*. — Ouais, vous êtes bien impertinente. Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII. — MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE. — Ma foi ! Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose ; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche², et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN. — Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne³, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle. C'est un homme qui me revient⁴, et je veux aider sa recherche⁵, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE. — En vérité, Madame, je suis la plus⁶ ravie du monde de vous voir dans ces sentiments ; car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN. — Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE. — J'y cours, Madame, avec joie, et je ne pouvais recevoir une commission plus agréable. Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII. — CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE. — Ah ! vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens....

CLÉONTE. — Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser⁷ avec tes traîtresses paroles.

NICOLE. — Est-ce ainsi que vous recevez... ?

CLÉONTE. — Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire de ce pas à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE. — Quel vertigo⁸ est-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

1. Expression elliptique pour : j'ai donné à votre place l'ordre qu'il faut au cuisinier, et j'ai aussi donné ordre aux préparatifs du ballet, j'ai ordonné, arrangé le ballet. — 2. C'est-à-dire : il y a quelque chose de caché, quelque mystère. — 3. *En campagne* : en route; il doit se tramer quelque intrigue amoureuse. — 4. *Me revient* : me plaît. Expression moins familière alors qu'aujourd'hui. — 5. *Sa recherche en mariage*. — 6. *La plus* : dans ce sens, nous dirions maintenant : *le plus*. — 7. *Amuser* : abuser. tromper. — 8. *Vertigo* : caprice. fantaisie qui fait tourner la tête.

COVIELLE. — Ton pauvre Covielle, petite scélérate ! Allons vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE. — Quoi ? tu me viens aussi....

COVIELLE. — Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE. — Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX. — CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE. — Quoi ? traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants ?

COVIELLE. — C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE. — Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit ; elle fait tous mes soins¹, tous mes désirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle : et voilà de tant d'amitié la digne récompense. Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi des siècles effroyables : je la rencontre par hasard ; mon cœur, à cette vue, se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle ; et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avait vu !

COVIELLE. — Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE. — Peut-on voir rien d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

COVIELLE. — Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole ?

CLÉONTE. — Après tant de sacrifices ardents, de soupirs, et de vœux que j'ai faits² à ses charmes !

COVIELLE. — Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus³ dans sa cuisine !

CLÉONTE. — Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux !

COVIELLE. — Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle !

CLÉONTE. — Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même !

COVIELLE. — Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place !

CLÉONTE. — Elle me fuit avec mépris !

COVIELLE. — Elle me tourne le dos avec effronterie.

CLÉONTE. — C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE. — C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE. — Ne t'avise point, je te prie de me parler jamais pour elle.

COVIELLE. — Moi, Monsieur ! Dieu m'en garde !

CLÉONTE. — Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE. — N'ayez pas peur.

CLÉONTE. — Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

1. Soins : soucis, préoccupations. — 2. Faits : Cf. p. 13, n. 2. — 3. Rendre des soins : montrer des assiduités, faire la cour.

COVIELLE. — Qui songe à cela ?

CLÉONTE. — Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble¹ tout commerce².

COVIELLE. — J'y consens.

CLÉONTE. — Ce Monsieur le Comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue³ ; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à⁴ la qualité⁵. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au⁶ changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE. — C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

CLÉONTE. — Donne la main⁷ à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-moi, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras ; fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable ; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE. — Elle, Monsieur ! voilà une belle mijaurée⁸, une pimpesouée⁹ bien bâtie, pour vous donner tant d'amour ! Je ne lui vois rien que de très médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE. — Cela est vrai, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feux, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE. — Elle a la bouche grande.

CLÉONTE. — Oui ; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant¹⁰, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE. — Pour¹¹ sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE. — Non ; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE. — Elle affecte une¹² nonchalance dans son parler, et dans ses actions.

CLÉONTE. — Il est vrai ; mais elle a grâce¹³ à tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à¹⁴ s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE. — Pour¹¹ de l'esprit....

CLÉONTE. — Ah ! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE. — Sa conversation....

CLÉONTE. — Sa conversation est charmante.

COVIELLE. — Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE. — Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?

COVIELLE. — Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

1. Ensemble : avec elle, entre nous. — 2. Commerce : relations. — 3. Lui donne dans la vue : lui platt. — 4. A : par. — 5. Qualité : rang, noblesse. — 6. Au : vers le, pour le. — 7. Donne la main à : seconde. — 8. Mijaurée : sottise prétentieuse. — 9. Pimpesouée : femme maniérée, aux allures affectées. — 10. En la voyant : quand on la voit. — 11. Pour : Quant à. — 12. Une (certaine). — 13. Elle a (de la) grâce. — 14. A : capable de, propre à.

CLÉONTE. — Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord ; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE. — Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE. — Moi, j'aimerais mieux mourir ; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE. — Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLÉONTE. — C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur : à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici ¹.

SCÈNE X. — CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE, à *Lucile*. — Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE. — Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà.

CLÉONTE, à *Covielle*. — Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE. — Je veux vous imiter.

LUCILE. — Qu'est-ce donc, Cléonte? qu'avez-vous?

NICOLE. — Qu'as-tu donc Covielle?

LUCILE. — Quel chagrin ² vous possède?

NICOLE. — Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE. — Êtes-vous muet, Cléonte?

NICOLE. — As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE. — Que voilà qui est scélérat !

COVIELLE. — Que cela est Judas ³ !

LUCILE. — Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE, à *Covielle*. — Ah, ah ! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE. — Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre ⁴.

COVIELLE, à *Cléonte*. — On a deviné l'enclouure ⁵.

LUCILE. — N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit?

CLÉONTE. — Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler ; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me causera des chagrins, je souffrirai un temps ⁶ ; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.

COVIELLE, à *Nicole*. — Queussi, queumi ⁷.

LUCILE. — Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

1. Si l'on en croit la tradition, ce portrait de Lucile serait celui d'Armande Béjart, qui jouait ce rôle, et ce dialogue représenterait deux états dans les sentiments de Molière : tantôt, souffrant des coquetteries de sa femme, il voyait ses défauts ; tantôt, repris par son amour, il transformait en charmes ses imperfections mêmes. — 2. *Chagrin* : inquiétude, peine. — 3. *Judas* : digne de Judas, c'est-à-dire : traître. — 4. *Prendre la chèvre* : se fâcher pour un rien. Cf. *première* la mouche. — 5. *Enclouure* : plaie cachée faite par un clou que le maréchal-ferrant a enfoncé trop avant dans le sabot d'un cheval. De là : endroit sensible. — 6. *Un (certain) temps*. Cf. p. 39, n. 11. — 7. Locution venant du patois picard et signifiant : ce sera pour lui comme pour moi, tout à fait de même pour l'un comme pour l'autre.

CLÉONTE *fait semblant de s'en aller et tourne autour du théâtre.*
— Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE, à Covielle. — Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

COVIELLE, *voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.* — Je ne veux rien entendre.

LUCILE *suit Cléonte.* — Sachez que ce matin....

CLÉONTE. — Non, vous dis-je.

NICOLE *suit Covielle.* — Apprends que....

COVIELLE. — Non traïtesse.

LUCILE. — Écoutez.

CLÉONTE. — Point d'affaire.

NICOLE. — Laissez-moi dire.

COVIELLE. — Je suis sourd.

LUCILE. — Cléonte.

CLÉONTE. — Non.

NICOLE. — Covielle.

COVIELLE. — Point.

LUCILE. — Arrêtez.

CLÉONTE. — Chansons.

NICOLE. — Entends-moi.

COVIELLE. — Bagatelles.

LUCILE. — Un moment.

CLÉONTE. — Point du tout.

NICOLE. — Un peu de patience.

COVIELLE. — Tarare¹.

LUCILE. — Deux paroles.

CLÉONTE. — Non, c'en est fait.

NICOLE. — Un mot.

COVIELLE. — Plus de commerce².

LUCILE, *s'arrêtant.* — Hé bien ! puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE, *s'arrêtant aussi.* — Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

CLÉONTE, *se retournant vers Lucile.* — Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE, *s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.* — Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE, *se retournant vers Nicole.* — Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE, *s'en allant à son tour pour éviter Covielle.* — Je ne veux plus moi, te l'apprendre.

CLÉONTE. — Dites-moi....

LUCILE. — Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE. — Conte³-moi....

NICOLE. — Non, je ne conte rien.

CLÉONTE. — De grâce.

LUCILE. — Non, vous dis-je.

COVIELLE. — Par charité.

1. *Tarare* : sorte d'onomatopée pour imiter le bruit de la trompette; ou peut-être refrain de chanson (Cf. *laire lan laire*). Mot qui sert à marquer qu'on se moque de ce qu'on dit. — 2. *Commerce* : rapports — 3. *Conte* : raconte.

NICOLE. — Point d'affaire.

CLÉONTE. — Je vous en prie.

LUCILE. — Laissez-moi.

COVIELLE. — Je t'en conjure.

NICOLE. — Ote-toi de là.

CLÉONTE. — Lucile.

LUCILE. — Non.

COVIELLE. — Nicole.

NICOLE. — Point.

CLÉONTE. — Au nom des Dieux !

LUCILE. — Je ne veux pas.

COVIELLE. — Parle-moi.

NICOLE. — Point du tout.

CLÉONTE. — Éclaircissez mes doutes.

LUCILE. — Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE. — Guéris-moi l'esprit.

NICOLE. — Non, il ne me plaît pas.

CLÉONTE. — Hé bien ! puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait¹ à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois, et je vais loin de vous mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE, à Nicole. — Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE, à Cléonte, qui veut sortir. — Cléonte.

NICOLE, à Covielle qui suit son maître. — Covielle.

CLÉONTE, s'arrêtant. — Eh !

COVIELLE, s'arrêtant aussi. — Plaît-il ?

LUCILE. — Où allez-vous ?

CLÉONTE. — Où je vous ai dit.

COVIELLE. — Nous allons mourir.

LUCILE. — Vous allez mourir, Cléonte ?

CLÉONTE. — Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE. — Moi, je veux que vous mouriez ?

CLÉONTE. — Oui, vous le voulez.

LUCILE. — Qui vous le dit ?

CLÉONTE, s'approchant de Lucile. — N'est-ce pas le vouloir, que ne vouloir pas éclaircir mes soupçons ?

LUCILE. — Est-ce ma faute ? et si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante, qui veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure² tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir.

NICOLE, à Covielle. — Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE. — Ne me trompez-vous point, Lucile ?

COVIELLE, à Nicole. — Ne m'en donnes-tu point à garder³ ?

LUCILE, à Cléonte. — Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE, à Covielle. — C'est la chose comme elle est.

COVIELLE, à Cléonte. — Nous rendrons-nous à cela ?

CLÉONTE. — Ah ! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur ! et que facilement on se laisse persuader aux⁴ personnes qu'on aime !

1. *Fait* (subir), infligé. Cf. p. 13, n. 2. — 2. *Figure* : représente. — 3. C'est-à-dire : ne me trompe- tu point. — 4. *Aux* : par les.

COVIELLE. — Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là !

SCÈNE XI. — MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE COVIELLE, NICOLE.

MADAME JOURDAIN. — Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient ; prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE. — Ah ! Madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes désirs ! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant ? une faveur plus précieuse ?

SCÈNE XII. — MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE. — Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps¹. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN. — Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE. — Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol². Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats : je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable. Mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où³ d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. — Touchez là⁴, Monsieur : ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE. — Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis⁵ ?

1. *Il y a longtemps* : depuis longtemps. — 2. On sait que l'usurpation des titres de noblesse était fréquente au XVII^e siècle. — 3. *Où* : auquel. — 4. *Touchez-là* ; donnez-moi la main. Formule polie de refus. Cf. p. 33, n. 10 : « Madame Jourdain vous baise les mains. » — 5. *De la côte de saint Louis*, comme Eve était de la côte d'Adam. Expression probablement proverbiale pour dire : d'ancienne noblesse.

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, ma femme : je vous vois venir.

MADAME JOURDAIN. — Descendons-nous tous deux que¹ de bonne bourgeoisie?

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà pas² le coup de langue?

MADAME JOURDAIN. — Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien?

MONSIEUR JOURDAIN. — Peste soit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN. — Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre³, et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE. — Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne⁴ et le plus sot dadais⁵ que j'aie jamais vu.

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise.

MADAME JOURDAIN. — Marquise?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN. — Hélas ! Dieu m'en garde !

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN. — C'est une chose, moi, où⁶ je ne sentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand-maman. S'il fallait⁷ qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-Dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse⁸ ? c'est la fille de Monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la Madame⁹ avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée¹⁰ que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent¹¹. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation¹² de ma fille, et à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le

1. (D'ailleurs) que de. — 2. (Ne) voilà (-t-il) pas. — 3. *Propre* : approprié, assorti. — 4. *Malitorne* : mal tourné. — 5. *Dadais* : niais. — 6. *Où* : à laquelle. — 7. *S'il fallait* : s'il arrivait. — 8. *Glorieuse* : vaniteuse. — 9. *A la Madame* : à la grande dame. — 10. *Relevée* : d'une condition relevée. — 11. *La porte Saint-Innocent*, probablement la porte du cimetière des Saints-Innocents, dans le quartier des Halles. — 12. *Qui m'ait obligation* : qui me soit reconnaissant de lui avoir donné.

monde ; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.
(*Il sort*).

MADAME JOURDAIN. — Cléonte, ne perdez point courage encore. Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père, que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCÈNE XIII. — CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE. — Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentiments.

CLÉONTE. — Que veux-tu ? j'ai un scrupule là-dessus, que l'exemple² ne saurait vaincre.

COVIELLE. — Vous n'iquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chnières ?

CLÉONTE. — Tu as raison ; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de Monsieur Jourdain.

COVIELLE. — Ah, ah, ah.

CLÉONTE. — De quoi ris-tu ?

COVIELLE. — D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE. — Comment ?

COVIELLE. — L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE. — Quoi donc ?

COVIELLE. — Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient³ le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle⁴ que je veux faire à notre ridicule⁵. Tout cela sent un peu sa comédie : mais avec lui on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, et il est homme à y jouer son rôle à merveille, à donner aisément dans toutes les fariboles⁶ qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts : laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE. — Mais apprends-moi....

COVIELLE. — Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous, le voilà qui revient.

SCÈNE XIV. — MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Que diable est-ce là ! ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher⁷ ; et moi, je ne vois rien de si beau que de hanter⁸ les grands seigneurs : il n'y a qu'honneur et que civilité⁹ avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

1. *L'* : Cléonte. — 2. *L'exemple* des autres, de ceux qui usurpent le titre de gentilhomme. — 3. *Vient* : convient. — 4. *Bourle* : mensonge dont on se sert pour se divertir de la crédulité des autres (Furetière) ; mystification. — 5. *Ridicule* : homme ridicule. — 6. *Fariboles* : balivernes. Cf. p. 31, n. 1. — 7. *C'est-à-dire* : ils ne font que me reprocher les grands seigneurs, pour qui j'ai de la sympathie. — 8. *Hanter* : fréquenter. — 9. *Civilité* : courtoisie.

LAQUAIS. — Monsieur, voici Monsieur le Comte, et une dame qu'il mène par la main ¹.

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé mon Dieu ! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XV. — DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS.

LAQUAIS. — Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE. — Voilà qui est bien.

DORIMÈNE. — Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

DORANTE. — Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler ², puisque, pour fuir l'éclat ³, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne ?

DORIMÈNE. — Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement, chaque jour, à recevoir de trop grands témoignages de votre passion ? J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile ⁴ opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé ; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont entraîné ⁵ les sérénades et les cadeaux ⁶ que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et pied à pied, vous gagnez mes résolutions ⁷. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE. — Ma foi ! Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur ?

DORIMÈNE. — Mon Dieu ! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble, et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer ⁸ une union dont ils ⁹ soient satisfaits.

DORANTE. — Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE. — Enfin, j'en reviens toujours là : les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par ¹⁰ deux raisons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais ; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez ¹¹ ; et je ne veux point cela.

DORANTE. — Ah ! Madame, ce sont des bagatelles ; et ce n'est pas par là....

DORIMÈNE. — Je sais ce que je dis ; et, entre autres, le diamant que vous m'avez forcé à prendre est d'un prix....

1. On donnait alors la main aux dames, et non le bras. — 2. Régaler : donner un repas. — 3. L'éclat : le bruit, le scandale. — 4. Civile : polie, courtoise. — 5. Entraîné : entraîné. — 6. Cadeaux. Cf. p. 35, n. 12. — 7. C'est-à-dire : vous faites tourner mes résolutions en votre faveur. — 8. Composer : constituer. — 9. Ils, au masculin, car le genre du mot *personne* était incertain au xvii^e siècle. — 10. Par : pour. — 11. C'est-à-dire : sans vous incommoder, sans vous gêner, sans vous endetter.

DORANTE. — Eh ! Madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous ; et souffrez.... Voici le maître du logis.

SCÈNE XVI. — MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE,
DORANTE, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN, *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.* — Un peu plus loin, Madamc.

DORIMÈNE. — Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE. — Quoi donc ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Reculez un peu, pour la troisième ¹.

DORANTE. — Madame, Monsieur Jourdain sait son monde ².

MONSIEUR JOURDAIN. — Madamc, ce m'est ³ une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous avez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence ; et si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des....

DORANTE. — Monsieur Jourdain, en voilà assez : Madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (*Bas, à Dorimène.*) C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE, *bas, à Dorante.* — Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE. — Madame, voilà le meilleur de mes amis.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est trop d'honneur que vous me faites

DORANTE. — Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE. — J'ai beaucoup d'estime pour lui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, *bas, à Monsieur Jourdain.* — Prenez garde au moins à ⁴ ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

DORANTE. — Comment ? gardez-vous-en bien : cela serait vilain ⁵ à vous ⁶ ; et pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE. — Il m'honore beaucoup.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Dorante.* — Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi !

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.* — J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Dorante.* — Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

1. Cf. acte II, sc. 1, la leçon de révérences donnée à M. Jourdain par le maître à danser. — 2. C'est-à-dire : connaît les gens à qui il a affaire. — 3. *Ce m'est* : c'est pour moi. — 4. *A* : de. — 5. *Vilain* : digne d'un vilain, d'un homme de basse condition. — 6. *A vous* : pour vous, de votre part.

DORANTE. — Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMÈNE. — C'est bien de la grâce qu'il me fait.

MONSIEUR JOURDAIN. — Madame, c'est vous qui faites les grâces¹; et....

DORANTE. — Songeons à manger.

LAQUAIS. — Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE. — Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

(Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble, et font le troisième intermède après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.)

1. C'est vous qui (me) faites les grâces (pluriel emphatique et ridicule pour : la grâce).

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE. — DORANTE, DORIMÈNE, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX MUSICIENS, UNE MUSICIENNE, LAQUAIS.

DORIMÈNE. — Comment, Dorante? voilà un repas tout à fait magnifique.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous vous moquez, Madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert.

(Tous se mettent à table.)

DORANTE. — Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, et m'oblige¹ de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités² de bonne chère, et des barbarismes de bon goût³. Si Damis s'en étoit mêlé, tout seroit dans les règles; il y auroit partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donneroit, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux, de vous parler d'un pain de rive⁴ à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent, d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant⁵; d'un carré de mouton gourmandé⁶ de persil; d'une longe⁷ de veau de rivière⁸, longue comme cela⁹, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées¹⁰ d'un fumet surprenant; et pour son opéra¹¹, d'une soupe à bouillon perlé¹², soutenue d'un jeune gros dindon cantonné¹³ de pigeon-neaux, et couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais pour moi, je vous avoue mon ignorance; et comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

1. *M'oblige* : me rend service. — 2. *Incongruités* : fautes (contre les règles de la bonne chère). — 3. *De bon goût* : contre le bon goût. — 4. *Pain de rive* : pain cuit sur le bord, la rive du four. De cette façon, la tranche, le biseau, ne collant pas aux autres pains, étoit dorée, au lieu de rester blanche. — 5. C'est-à-dire : pourvu d'une verdure (d'une jeunesse) pas trop dominante (mais cependant encore sensible). — 6. *Gourmandé* : corrigé (par le persil); ou : couronné (de persil); ou : criblé, lardé (de persil). Mot obscur ici. — 7. *Longe* : partie comprise entre le cuisseau et les côtelettes de veau. — 8. « Les veaux de rivière sont des veaux extrêmement gras, qui viennent de vers Rouen, où il y a de bons pâturages (le long de la Seine) » (Furetière). — 9. *Geste*. — 10. *Relevées* : dont le goût est relevé par. — 11. *Opéra* : chef-d'œuvre. — 12. « On appelle un bouillon perlé un bouillon bien fait, bien consommé, et où la substance et le suc de la viande paraît comme par petits grains de perle. » (*Dict. de l'Acad.*, 1694). — 13. *Cantonné* : accompagné, flanqué. Terme de blason signifiant : ayant à ses quatre angles.

DORIMÈNE. — Je ne réponds à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah que voilà de belles mains !

DORIMÈNE. — Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain ; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau

MONSIEUR JOURDAIN. — Moi, Madame ! Dieu me garde d'en vouloir parler ; ce ne serait pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE. — Vous êtes bien dégoûté.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous avez trop de bonté...

DORANTE. — Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, et à ces Messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire.

DORIMÈNE. — C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régälée¹.

MONSIEUR JOURDAIN. — Madame, ce n'est pas...

DORANTE. — Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs ; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

(*Les Musiciens et la Musicienne prennent des verres, chantent deux chansons à boire, et sont soutenus de toute la symphonie*².)

PREMIÈRE CHANSON A BOIRE.

*Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour*³.
Ah ! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes !
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour :
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.
Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie !
Ah ! l'un de l'autre, ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits :
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECONDE CHANSON A BOIRE.

Buvons, chers amis, buvons :
Le temps qui fuit nous y convie ;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.
*Quand on a passé l'onde noire*⁴,
Adieu le bon vin, nos amours,
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie :
Notre philosophie

1. Régälée : cf. régaler, p. 46, n. 2. — 2. Symphonie : cf. p. 36, n. 5. — 3. C'est-à-dire, un petit doigt de vin pour commencer à faire circuler la bouteille. — 4. Le Styx : fleuve des enfers.

*Le met parmi les pots¹.
Les biens, le savoir et la gloire
N'ôient point les soucis fâcheux.
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.*

*Sus, sus², du vin partout, versez, garçons, versez,
Versez, versez toujours, tant³ qu'on vous dise assez.*

DORIMÈNE. — Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout à fait beau.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vois encore ici, Madamè, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE. — Ouais ! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE. — Comment, Madame ? pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois⁴.

DORIMÈNE. — Encore !

DORANTE. — Vous ne le connaissez pas.

MONSIEUR JOURDAIN. — Elle me connaîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE. — Oh ! je le quitte⁵.

DORANTE. — Il est homme qui a toujours la riposte en main⁶, Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous touchez.

DORIMÈNE. — Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

MONSIEUR JOURDAIN. — Si je pouvais ravir votre cœur, je serois....

SCÈNE II. — MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, MUSICIENS, MUSICIENNES, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN. — Ah, ah ! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur ? Je viens de voir un théâtre⁷ là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces⁸. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez⁹ les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener ?

DORANTE. — Que voulez-vous dire, Madame Jourdain ? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régal¹⁰ à Madame ? Apprenez que c'est moi, je vous prie ; qu'il ne fait seu-

1. *Les pots* de vin. — 2. *Sus* ; particule d'exhortation. — 3. *Tant que* : jusqu'à ce que. — 4. *S. e.* : et je dirais que je vous aime. — 5. *C'est-à-dire* : je quitte la chose, j'y renonce (à faire assaut de galanterie avec M. Jourdain). — 6. *En main* : à sa disposition, toute prête. — 7. C'est celui que Covielle a fait dresser pour la cérémonie turque. — 8. *A faire noccs* : où l'on pourrait faire des noccs. — 9. *Festinez* : fêtez, recevez à dîner. Ce verbe est ordinairement intransitif, avec le sens de : festoyer, donner une fête. — 10. *Régal* : repas accompagné de musique,

lement que¹ me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

MADAME JOURDAIN. — Ce sont des chansons que cela : je sais ce que je sais.

DORANTE. — Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MADAME JOURDAIN. — Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, et je vois assez clair ; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous², pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grand'Dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous, de mettre de la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE. — Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions³ de cette extravagante.

DORANTE, *suyant Dorimène qui sort.* — Madame, holà ! Madame, où courez-vous ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Madame ! Monsieur le Comte, faites-lui excuses, et tâchez de la ramener. Ah ! impertinente que vous êtes ! voilà de vos beaux faits ; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

MADAME JOURDAIN. — Je me moque de leur qualité.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne sais qui⁴ me tient⁵, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(*On ôte la table.*)

MADAME JOURDAIN, *sortant.* — Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous faites bien d'éviter ma colère. Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela ?

SCÈNE III. — COVIELLE, *déguisé*, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

COVIELLE. — Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, Monsieur.

COVIELLE. — Je vous ai vu que⁶ vous n'étiez pas plus grand que cela⁷.

MONSIEUR JOURDAIN. — Moi ?

1. Ne... seulement que : cf. p. 18, n. 7. — 2. Vilain à vous : cf. p. 47, n. 5. — 3. Visions : extravagances, idées folles et chimériques. — 4. Qui : ce qui. — 5. Tient : retient. — 6. Que : alors que. — 7. Geste : Covielle se baisse et montre de la main la taille d'un petit enfant.

COVIELLE. — Oui, vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pour me baiser !

COVIELLE. — Oui. J'étais grand ami de feu Monsieur votre père.

MONSIEUR JOURDAIN. — De feu Monsieur mon père !

COVIELLE. — Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment dites-vous ?

COVIELLE. — Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mon père !

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE. — Assurément.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

COVIELLE. — Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE. — Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE. — Lui marchand ! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux¹, et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui et en donnait à ses amis pour de l'argent.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je suis ravi de vous connaître, ainsi que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.

COVIELLE. — Je le soutiendrai devant tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

COVIELLE. — Depuis² avoir connu feu Monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde,

MONSIEUR JOURDAIN. — Par tout le monde !

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là³.

COVIELLE. — Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quelle⁴ ?

COVIELLE. — Vous savez que le fils du Grand Turc⁵ est ici ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Moi ? Non.

COVIELLE. — Comment ? il a un train⁶ tout à fait magnifique ; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

1. *Officieux* : aimant à rendre service. — 2. *Depuis* : après. — 3. *C'est-à-dire* : il y a de quoi voyager bien loin dans le pays que vous nommez « tout le monde. » — 4. *Quelle* : laquelle. — 5. *Le Grand Turc* : le sultan de Turquie. — 6. *Train* : équipage, suite.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par ma foi ! je ne savais pas cela.
COVIELLE. — Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

MONSIEUR JOURDAIN. — Le fils du Grand Turc ?

COVIELLE. — Oui ; et il veut être votre gendre

MONSIEUR JOURDAIN. — Mon gendre, le fils du Grand Turc !

COVIELLE. — Le fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir et que j'entends¹ parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et après quelques autres discours il me dit : *Acciam croc soler ouch alla moustaph digelum amanahem varahini oussere carbulath*², c'est-à-dire : « N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme parisien ? »

MONSIEUR JOURDAIN. — Le fils du Grand Turc dit cela de moi ?

COVIELLE. — Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille : « Ah ! me dit-il, *marababa sahem* ; » c'est-à-dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle ! »

MONSIEUR JOURDAIN. — *Marababa sahem* veut dire « Ah ! que je suis amoureux d'elle ? »

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par ma foi ! vous faites bien de me le dire, car pour moi je n'aurais jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle ! » Voilà une langue admirable que ce turc !

COVIELLE. — Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen* ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Cacaracamouchen* ? Non.

COVIELLE. — C'est-à-dire « Ma chère âme ».

MONSIEUR JOURDAIN. — *Cacaracamouchen* veut dire « Ma chère âme ? »

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà qui est merveilleux ! *Cacaracamouchen*, « Ma chère âme ». Dirait-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

COVIELLE. — Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*³, qui⁴ est une certaine grande dignité de son pays.

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mamamouchi* ?

COVIELLE. — Oui, *Mamamouchi* ; c'est-à-dire en notre langue, Paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

MONSIEUR JOURDAIN. — Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

COVIELLE. — Comment ? le voilà qui va venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il va venir ici ?

1. *J'entends* : je comprends. — 2. Les syllabes de ce Turc de fantaisie n'ont généralement aucun sens. — 3. *Mamamouchi* : dignité imaginée par Molière. — 4. *Qui* : ce qui.

COVIELLE. — Oui ; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE. — Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que ¹ celui-là.

COVIELLE. — Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et.... Je l'entends venir : le voilà

SCÈNE IV. — CLÉONTE, en Turc, avec trois pages portant sa veste ² ; MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE, déguisé.

CLÉONTE. — *Ambousahim oqui boraş, İordina salamalequi* ³.

COVIELLE. — C'est-à-dire : « Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. » Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je suis très humble serviteur de son Altesse Turque.

COVIELLE. — *Carigar camboto oustin moraş.*

CLÉONTE. — *Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.*

COVIELLE. — Il dit « que le Ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents ! »

MONSIEUR JOURDAIN. — Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE. — *Ossa binamen sadoc babally oracaş ouram.*

CLÉONTE. — *Bel-Men.*

COVIELLE. — Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparez pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tant de choses en deux mots ?

COVIELLE. — Oui, la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE V. — DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE. — Ha, ha, ha. Ma foi ! cela est tout à fait drôle. Quelle dupe ! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah, ah. Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans ⁴, dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE. — Ah, ah, Covielle, qui t'aurait reconnu ? Comme te voilà ajusté !

COVIELLE. — Vous voyez. Ah, ah.

DORANTE. — De quoi ris-tu ?

COVIELLE. — D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

1. Que : autre que, si ce n'est. — 2. Portant sa veste : relevant le bas de sa veste (sorte de longue robe que les Orientaux mettent par-dessus les autres habits). — 3. Salamalequi. Cf. arabe : *salum aleik* : le salut sur toi. — 4. Céans : cf. p. 17, n. 5.

DORANTE. — Comment ?

COVIELLE. — Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE. — Je ne devine point le stratagème ; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprands.

COVIELLE. — Je sais, Monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE. — Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE. — Prenez la peine de vous tirer¹ un peu plus loin, pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

La cérémonie turque pour ennoblir² le Bourgeois se fait en danse et en musique, et compose le quatrième intermède.

Le Mufti³, quatre Dervis, six Turcs dansants, six Turcs musiciens, et autres joueurs d'instruments à la turque, sont les acteurs de cette cérémonie.

Le Mufti invoque Mahomet avec les douze Turcs et les quatre Dervis ; après on lui amène le Bourgeois, vêtu à la turque, sans turban et sans sabre auquel il chante ces paroles :

LE MUFTI.

*Se ti sabir⁴,
Ti respondir ;
Se non sabir,
Tazir, tazir.
Mi star Mufti :
Ti qui star ti ?
Non intendir :
Tazir, tazir⁵.*

Le Mufti demande, en même langue, aux Turcs assistants de quelle religion est le Bourgeois⁶, et ils l'assurent qu'il est mahométan. Le Mufti invoque Mahomet en langue franque, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI.

*Mahametta per Giourdina
Mi pregar sera é mattina :
Voler far un Paladina
Dé Giourdina, dé Giourdina,
Dar turbanta, é dar scarcina,
Con galera é brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahametta, etc.⁷.*

1. Tirer : retirer. — 2. Ennobler : anoblir. La différence entre ces deux mots n'était pas encore faite à l'époque de Molière. — 3. Le rôle de Mufti était tenu par Lulli. — 4. Le jargon de ces deux couplets n'est plus du turc de fantaisie ; c'est, comme le dit Molière, de la langue franque, ou *sabir*, langage barbare parlé sur les côtes de la Méditerranée et fait d'un mélange d'espagnol, de portugais, d'italien, etc. — 5. « Si toi savoir, toi répondre ; si non savoir, te taire, te taire. Moi être Mufti, toi, qui être, toi ? (Toi) pas entendre (= comprendre) : te taire, te taire. » — 6. Toute la cérémonie qui suit est la transposition de la réception d'un chevalier de N.-D. du Mont-Carmel. — 7. « Mahomet, pour Jourdain, moi prier soir et matin, vouloir faire un Paladin de Jourdain, de Jourdain. Donner turban et donner cimenterre, avec galère et brigantine, pour défendre Palestine. »

Le Mufti demande aux Turcs si le Bourgeois sera ferme dans la religion mahométane, et leur chante ces paroles :

LE MUFTI.
Star bon Turca Giourdina ¹?

LES TURCS.

Hi valla ².

LE MUFTI *danse et chante ces mots :*
Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da.

Les Turcs répondent les mêmes vers.

Le Mufti propose de donner le turban au Bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI.
Ti non star furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUFTI.
Non star furfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUFTI.
Donar turbanta, donar turbanta ³.

Les Turcs répètent tout ce qu'a dit le Mufti pour donner le turban au Bourgeois. Le Mufti et les Dervis se coiffent avec des turbans de cérémonic, et l'on présente au Mufti l'Alcoran, qui ⁴ fait une seconde invocation avec tout le reste des Turcs assistants ; après son invocation, il donne au Bourgeois l'épée, et chante ces paroles :

LE MUFTI.
Ti star nobilé, é non star jabbola.
Pigliar schiabbola ⁵.

Les Turcs répètent les mêmes vers, mettant tous le sabre à la main, et six d'entre eux dansent autour du Bourgeois, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de sabre.

Le Mufti commande aux Turcs de bâtonner le Bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI.
Dara, dara,
Bastonnara, bastonnara ⁶.

Les Turcs répètent les mêmes vers, et lui donnent plusieurs coups de bâton en cadence.

Le Mufti, après l'avoir fait bâtonner, lui dit en chantant :

LE MUFTI.
Non tener honta :
Questa star ultima affronta ⁷.

1. « Etre bon Turc, Jourdain? » — 2. *Hi valla* = ture *civalhak* : je l'affirme par Dieu. — 3. « Toi pas être fourbe? — Non, non, non. — Pas être fripon? — Non, non, non. — Donner turban, donner turban. » — 4. C'est-à-dire : l'Alcoran au Mufti qui... — 5. « Toi être noble, et (cela) pas être fable. Prendre sabre. » — 6. « Donner, donner... Bâtonner, bâtonner. » — 7. « Ne pas avoir honte : celui-ci (être) le dernier affront. »

Les Turcs répètent les mêmes vers.

Le Mufti recommence une invocation, et se retire après la cérémonie avec tous les Turcs, en dansant et chantant avec plusieurs instruments à la turquesque ¹.

[L'édition de 1682 donne de la cérémonie turque une version beaucoup plus détaillée. Elle est vraisemblablement fidèle aux jeux de scène des premières représentations : les paroles de cette version sont la plupart du temps celles que l'on retrouve dans la partition manuscrite de Lulli qui nous est parvenue. Nous donnons les plus importants de ces jeux de scène qui feront comprendre la bouffonnerie de la représentation :

Six Turcs dansant entre eux gravement deux à deux, au son de tous les instruments. Ils portent trois tapis fort longs dont ils font plusieurs figures, et à la fin de cette cérémonie, ils les lèvent fort haut ; les Turcs musiciens et autres joueurs d'instruments passent par-dessous. Quatre derviches qui accompagnent le Muphti ferment cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et se mettent dessus à genoux ; le Muphti est debout au milieu, qui fait une invocation avec des contorsions et des grimaces, levant le menton et remuant les mains contre sa tête, comme si c'était des ailes. Les Turcs se prosternent jusqu'à terre, chantant *Alli*, puis se relèvent chantant *Alla*, et continuant alternativement jusqu'à la fin de l'invocation ; puis ils se lèvent tous, chantant *Alla ekber*.

Alors les Derviches amènent devant le Muphti le Bourgeois vêtu à la turque, rasé, sans turban, sans sabre, auquel il chante gravement ces paroles.

(Suite de la cérémonie comme celle de la 1^{re} édition avec des variantes dans le chant en *sabir*.)

Le Muphti revient, avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, garni de bougies allumées, à quatre ou cinq rangs. Deux Derviches l'accompagnent, avec des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées, portant l'Alcoran : les deux autres Derviches amènent le Bourgeois, qui est tout épouvanté de cette cérémonie, et le font mettre à genoux le dos tourné au Muphti, puis, le faisant incliner jusques à mettre ses mains par terre, ils lui mettent l'Alcoran sur le dos, et le font servir de pupitre au Muphti qui fait une invocation burlesque, fronçant le sourcil, et ouvrant la bouche, sans dire mot ; puis parlant avec véhémence, tantôt radoucissant sa voix, tantôt la poussant d'un (= avec un) enthousiasme à faire trembler, en se poussant les côtes avec les mains, comme pour faire sortir des paroles, frappant quelquefois les mains sur l'Alcoran et tournant les feuilles avec précipitation, et finit enfin en levant les bras, et criant à haute voix : *Hou*.

Pendant cette invocation les Turcs assistants chantent *Hou, hou, hou*, inclinants (= s'inclinant) à trois reprises, puis se relèvent de même à trois reprises, en chantant *Hou, hou, hou*, et continuant alternativement pendant toute l'invocation du Muphti.

Après que l'invocation est finie, les derviches ôtent l'Alcoran de dessus le dos du Bourgeois, qui crie *ouf*, parce qu'il est las d'avoir été longtemps en cette posture, puis ils se relèvent.]

1. A la turquesque : à la (manière) turque.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE. — MADAME JOURDAIN,
MONSIEUR JOURDAIN.

MADAME JOURDAIN. — Ah mon Dieu ! miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! Est-ce un momon¹ que vous allez porter ; et est-il temps d'aller en masque² ? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi* !

MADAME JOURDAIN. — Comment donc ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi* ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mamamouchi*, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN. — Quelle bête est-ce là ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mamamouchi*, c'est-à-dire, en notre langue, Paladin.

MADAME JOURDAIN. — Baladin³ ! Êtes-vous en âge de danser des ballets ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Quelle ignorante ! Je dis Paladin : c'est une dignité dont on vient de me faire⁴ la cérémonie.

MADAME JOURDAIN. — Quelle cérémonie donc ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mahameta per Iordina*.

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Iordina*, c'est-à-dire Jourdain.

MADAME JOURDAIN. — Hé bien ! quoi, Jourdain ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Voler far un Paladina de Iordina*.

MADAME JOURDAIN. — Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Dar turbanta con galera*.

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce à dire cela ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Per deffender Palestina*.

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous donc dire ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Dara dara bastonara*.

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Non tener honta : questa star l'ultima affronta*.

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?

MONSIEUR JOURDAIN *danse et chante*. — *Hou la ba ba la chou ba la ba ba la da*.

1. *Momon*. Pendant le carnaval, les masques entraient dans les maisons et proposaient aux particuliers, surtout aux dames, un défi au jeu de dés. Ce défi s'appelait *momon*. — 2. *En masque* : déguisé en personne masquée. — 3. *Baladin* : danseur, sauteur. Cf. p. 20, n. 3. — 4. *Faire* : célébrer. Cf. p. 13, n. 2.

MADAME JOURDAIN. — Hélas, mon Dieu ! mon mari est devenu fou.

MONSIEUR JOURDAIN, *sortant*. — Paix ! insolente, portez respect à Monsieur le *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN. — Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courrons l'empêcher de sortir. (*Apercevant Dorimène et Dorante*) Ah, ah ! voici justement le reste de notre écu ¹. Je ne vois que chagrin de tous les côtés. (*Elle sort.*)

SCÈNE II. — DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE. — Oui, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer ² toute sa mascarade : c'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour ³ lui.

DORIMÈNE. — J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune ⁴.

DORANTE. — Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient ⁵, que nous ne devons pas laisser perdre, et il faut bien voir si mon idée ⁶ pourra réussir.

DORIMÈNE. — J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions ⁷ ; et, pour rompre ⁸ le cours à ⁹ toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous : c'en ¹⁰ est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE. — Ah ! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution ?

DORIMÈNE. — Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE. — Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE. — J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme ; la figure ¹¹ en est admirable.

SCÈNE III. — MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE. — Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

1. Expression proverbiale dont le sens est : il ne nous manquait plus que cela. — 2. *Appuyer* : favoriser. — 3. *Pour* : à. — 4. *Une bonne fortune* : une heureuse destinée. — 5. *Qui nous revient* : qui nous est dû. — 6. C'est en effet Dorante qui a ordonné ce ballet. Cf. acte III, sc. vi. — 7. *Empêcher quelque chose à quelqu'un* était une construction assez fréquente au XVII^e siècle. — 8. *Rompre* : interrompre. — 9. *A* : de. — 10. *En* : d'empêcher vos profusions, vos ruineuses dépenses. — 11. *La figure* : l'aspect de toute la personne.

MONSIEUR JOURDAIN, *après avoir fait les révérences à la turque.* — Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

DORIMÈNE. — J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

MONSIEUR JOURDAIN. — Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri ; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE. — Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement ; votre cœur lui doit être précieux, et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

MONSIEUR JOURDAIN. — La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE. — Vous voyez, Madame, que Monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa gloire, connoître encore ses amis.

DORIMÈNE. — C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DORANTE. — Où est donc son Altesse Turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

MONSIEUR JOURDAIN. — Le¹ voilà qui vient, et j'ai envoyé quérir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV. — CLÉONTE, *habillé en Turc*, COVIELLE, *déguisé*, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

DORANTE, *à Cléonte.* — Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse, comme amis de Monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très-humbles services.

MONSIEUR JOURDAIN. — Où est le truchement² pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre³ ce que vous dites ? Vous verrez qu'il vous répondra, et il parle turc à merveille. Holà ! où diantre est-il allé ? (*A Cléonte.*) *Strouff, strif, strof, straf.* Monsieur est une grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore ; et Madame une granda Dama, granda Dama. (*Voyant qu'il ne se fait point entendre.*) *Ahi*, lui Monsieur, lui *Mamamouchi* françois, et Madame *Mamamouchie* françoise : je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprète. (*A Covielle qui entre.*) Où allez-vous donc ? nous ne saurions rien dire sans vous. Dites-lui un peu que Monsieur et Madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. (*A Dorimène et à Dorante.*) Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE. — *Alabala crociam acci boram alabamen.*

CLÉONTE. — *Catatequi tubal ourin soler amalouchan.*

MONSIEUR JOURDAIN. — Voyez-vous ?

COVIELLE. — Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille !

1. *Le*, et non *la*, par accord avec l'idée et non avec le mot. — 2. *Truchement* : interprète. — 3. *Entendre* : comprendre.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous l'avais bien dit, qu'il parle turc.

DORANTE. — Cela est admirable.

SCÈNE V. — LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN,
DORANTE, DORIMÈNE, CLÉONTE, COVIELLE.

MONSIEUR JOURDAIN. — Venez, ma fille, approchez-vous et venez donner votre main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE. — Comment, mon père, comme vous voilà fait ! est-ce une comédie que vous jouez ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non, ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE. — A moi, mon père !

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, à vous : allons, touchez-lui dans la main¹ et rendez grâce au ciel de votre bonheur.

LUCILE. — Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je le veux, moi qui suis votre père.

LUCILE. — Je n'en ferai rien.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah ! que de bruit ! Allons, vous dis-je. Ça² votre main.

LUCILE. — Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte ; je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de.... (*Reconnaissant Cléonte.*) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance, et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah ! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir, et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE VI. — MADAME JOURDAIN,
MONSIEUR JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE,
DORANTE, DORIMÈNE, COVIELLE.

MADAME JOURDAIN. — Comment donc ? qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant³.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN. — C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage⁴ ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN. — Avec le fils du Grand Turc !

1. C'est-à-dire : donnez-lui la main. — 2. Ça : ici. — 3. *Carême-prenant* : masque de carnaval. Cf. p. 28, n. 6. — 4. *Assemblage* : mariage.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MADAME JOURDAIN. — Je n'ai que faire du truchement, et je lui dirai bien moi-même à son nez qu'il n'aura point ma fille.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE. — Comment, Madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre?

MADAME JOURDAIN. — Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE. — C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN. — Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE. — C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser¹ dans vos avantages².

MADAME JOURDAIN. — Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE. — Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN. — Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE. — Sans doute.

MADAME JOURDAIN. — Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE. — Que ne fait-on pas pour être grand'Dame?

MADAME JOURDAIN. — Je l'étrangleroie de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN. — Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! que de bruit!

LUCILE. — Ma mère.

MADAME JOURDAIN. — Allez, vous êtes une coquine.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quoi? vous la querellez de ce qu'elle m'obéit.

MADAME JOURDAIN. — Oui : elle est à moi, aussi bien qu'à vous.

COVIELLE. — Madame.

MADAME JOURDAIN. — Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE. — Un mot.

MADAME JOURDAIN. — Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, à M. Jourdain. — Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN. — Je n'y consentirai point.

COVIELLE. — Écoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN. — Non.

MONSIEUR JOURDAIN. — Écoutez-le.

MADAME JOURDAIN. — Non, je ne veux pas écouter.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il vous dira....

MADAME JOURDAIN. — Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà une grande obstination de femme! Cela vous fera-t-il mal, de l'écouter?

1. Nous fait (nous) intéresser. — 2. Avantages : intérêts.

COVIELLE. — Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN. — Hé bien ! quoi ?

COVIELLE, *à part*. — Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster¹ aux visions² de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc ?

MADAME JOURDAIN. — Ah, ah.

COVIELLE. — Et moi Covielle qui suis le truchement ?

MADAME JOURDAIN. — Ah ! comme cela, je me rends.

COVIELLE. — Ne faites pas semblant de rien³.

MADAME JOURDAIN, *haut*. — Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah ! voilà tout le monde raisonnable. Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN. — Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

DORANTE. — C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que⁴ nous nous servons du même notaire pour nous marier, Madame et moi.

MADAME JOURDAIN. — Je consens aussi à cela.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Dorante*. — C'est pour lui faire accroire.

DORANTE, *bas, à M. Jourdain*. — Il faut bien l'amuser⁵ avec cette feinte.

MONSIEUR JOURDAIN. — Bon, bon. (*Haut*.) Qu'on aille vite quérir le notaire.

DORANTE. — Tandis⁶ qu'il viendra, et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est fort bien avisé : allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN. — Et Nicole ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Je la donne au truchement ; et ma femme à qui la voudra.

COVIELLE. — Monsieur, je vous remercie. (*À part*.) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

(*La comédie finit par un petit ballet qui avait été préparé.*)

1. *Ajuster* : accommoder. — 2. *Visions* : cf. p. 52, n. 3. — 3. *Rien* a ici son sens étymologique de *quelque chose*. — 4. *C'est que* embrouille la phrase ; comprendre : ce qui fait que vous pouvez avoir l'esprit tout à fait content, *c'est que*, etc. — 5. *Amuser* : abuser, tromper. — 6. *Tandis que* : en attendant que (il vienne).

BALLET DES NATIONS

PREMIÈRE ENTRÉE

UN DONNEUR DE LIVRES ¹, *dansant*; IMPORTUNS, *dansants*;
 DEUX HOMMES DU BEL AIR ², DEUX FEMMES DU BEL
 AIR, DEUX GASCONS, UN SUISSE, UN VIEUX BOUR-
 GEOIS BABILLARD, UNE VIEILLE BOURGEOISE BABIL-
 LARDE, TROUPE DE SPECTATEURS, *chantants*.

CHŒUR DE SPECTATEURS, *au donneur de livres*.

A moi, monsieur, à moi, de grâce, à moi monsieur !
 Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

HOMME DU BEL AIR.

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient.
 Quelques livres ici, les dames vous en prient.

AUTRE HOMME DU BEL AIR.

Holà, monsieur, monsieur, ayez la charité
 D'en jeter de notre côté.

FEMME DU BEL AIR.

Mon Dieu, qu'aux personnes bien faites
 On sait peu rendre honneur céans ³.

AUTRE FEMME DU BEL AIR.

Ils n'ont des livres et des bancs
 Que pour mesdames les grisettes ⁴.

GASCON ⁵.

Aho ! l'homme aux livres, qu'on m'en vaille ⁶ !
 J'ai déjà lé poumon usé.

Bous boyez que chacun mé raille,

Et jé suis escandalisé

Dé boir és ⁷ mains dé la canaille

Cé qui m'est par bous refusé.

AUTRE GASCON.

Eh cadédis, Monseu, boyez qui l'on pût être.

Un libret, jé bous prie au varon d'Asbarat.

Jé pense, mordi, qué lé fat ⁸

N'a pas l'honneur dé mé connaître.

UN SUISSE ⁹.

Mon'-sieur le donneur de papier,

Que veul dir' sty façon de fifre ?

1. *Livres* : programmes du ballet. — 2. *Le bel air* : le bon ton, la mode. — 3. *Céans* : cf. p. 17, n. 5. — 4. *Grisettes* : femmes de basse condition (proprement : femmes habillées de grosse étoffe grise). — 5. Noter le changement de *v* en *b*, la prononciation en *u* de la diphtongue *eu*, l'emploi de mots et de tournures vieilles. — 6. *Vaille* = baïlle = donne. — 7. *Es* : en les, dans les. — 8. *Fat* : sot. — 9. Les gardes suisses étaient recrutés pour la plupart dans une population de langue allemande. Ils faisaient subir au français des déformations que Molière imite.

Moi, l'écorchair tout mon gosieir
A crier.

Sans que je pouvre afoir ein livre :
Pardy, mon foy, Mons'-ieur, je pense vous l'être ifre !
(*Le Donneur de livres, fatigué par les importuns, qu'il trouve
toujours sur ses pas, se retire en colère.*)

UN VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait.
Et cela, sans doute, est laid,
Que notre fille,
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de ballet,
Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait¹,
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille
Pour être placée au sommet
De la salle, où l'on met
Des gens de Lantriguet².
De tout ceci franc et net,
Je suis mal satisfait,
Et cela, sans doute, est laid.

UNE VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Il est vrai que c'est une honte,
Le sang au visage me monte,
Et ce jeteur de vers, qui manque au capital³,
L'entend fort mal ;
C'est un brutal,
Un vrai cheval
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais-Royal
Et que ces jours passés un comte
Fut prendre la première au bal.
Il l'entend mal,
C'est un brutal,
Un vrai cheval
Franc animal.

HOMMES ET FEMMES DU BEL AIR.

Ah ! quel bruit !

Quel fracas !

Quel chaos !

Quel mélange !

Quelle confusion !

Quelle cohue étrange !

1. *Fait* : cf. p. 13, n. 2. — 2. *Lantriguet* : nom breton de Trégulier. Pour exprimer le mépris du parisien pour les gens venant de la province.. — 3. C'est-à-dire : cet homme qui jette des livrets en vers et manque à ce qui est essentiel.

Quel désordre !
 Quel embarras !

On y sèche !
 L'on n'y tient pas.
 GASCON.

Bentré, jé suis à vout ¹.
 AUTRE GASCON.

J'enrage, Dieu mé damne.
 UN SUISSR.

Ah ! que li faire saif dan sti sal' de cians ² !
 PREMIER GASCON.

Jé murs.
 SECOND GASCON.

Jé perds la tramontane ³.
 LE SUISSR.

Mon foy, moy, le foudrais être hors de dedaus.
 LE VIEUX BOURGEOIS BABILLARD

Allons, ma mie,
 Suivez mes pas,
 Je vous en prie,
 Et ne me quittez pas
 On fait de nous trop peu de cas,
 Et je suis las
 De ce tracas.
 Tout ce fracas,
 Cet embarras.

Me pèse par trop sur les bras.
 S'il me prend jamais envie
 De retourner de ma vie
 A ballet ni comédie,
 Je veux bien qu'on m'estropie,

Allons, ma mie.
 Suivez mes pas,
 Je vous en prie,

Et ne me quittez pas.

On fait de nous trop peu de cas.

LA VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE

Allons, mon mignon, mon fils,
 Regagnons notre logis,
 Et sortons de ce taudis
 Où l'on ne peut être assis ;
 Ils seront bien ébaubis
 Quand ils nous verront partis.

Trop de confusion règue dans cette salle,
 Et j'aimerais mieux être au milieu de la Halle.
 Si jamais je reviens à semblable régale ⁴,
 Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.

Allons, mon mignon, mon fils,
 Regagnons notre logis,
 Et sortons de ce taudis

1. Ventre, je suis à bout. 2. Ah ! qu'il fait soif dans cette salle-ci ! — 3. Je perds le nord. *La tramontane* est un vent qui, pour les Italiens, soufle du nord en traversant les montagnes. — 4. *Régale* ou *régai* : divertissement, fête.

Où l'on ne peut être assis.

Le Donneur de livres revient avec les importuns qui l'ont suivi.

CHŒUR DE SPECTATEURS.

A moi, monsieur, à moi, de grâce, à moi, monsieur !

Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

Les importuns, ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les distribuent aux spectateurs, pendant que le Donneur de livres danse ; après quoi ils se joignent à lui et forment la première entrée.

DEUXIÈME ENTRÉE

Les trois importuns dansent.

TROISIÈME ENTRÉE

TROIS ESPAGNOLS¹, *chantants.*

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor.

Aun muriendo de querer,
De tan buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco,
Lo que quiero padecer,
Y no pudiendo exceder
A mi deseo el rigor.

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor.

Iisonxeame la suerte
Con piedad tan advertida,
Que me asegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir de su golpe fuerte
Es de mi salud primor,

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor².

Danse de six Espagnols, après laquelle deux autres Espagnols dansent ensemble.

PREMIER ESPAGNOL.

Ay ! que locura, con tanto rigor.
Quexarse de Amor ;

1. On parlait alors couramment l'espagnol et l'italien à la cour. — 2. « Je sais que je me meurs d'amour, — Et je recherche la douleur. — Quoique mourant de désir, — Je dépéris de si bon air, — Que ce que je désire souffrir — Est plus que ce que je souffre, — Et la rigueur de mon mal -- Ne peut excéder mon désir. — Le sort me flatte — Avec une pitié si attentive -- Qu'il m'assure la vie, — Dans le danger de la mort. — Vivre d'un coup si fort — Est le prodige de mon salut. — Je sais, etc. »

Del niño bonito
Que todo es dulçura
Ay ! que locura !
Ay ! que locura ¹ !

SECOND ESPAGNOI,

El dolor solicita
El que al dolor se da ;
Y nadie de amor muere
Sino quien no save amar ².

PREMIER ET SECOND ESPAGNOIS.

Dulce muerte es el amor
Con correspondencia igual ;
Y si esta gozamos hoy
Porque la quieres turbar ³ ?

TROISIÈME ESPAGNOI.

Alegrese enamorado,
Y tome mi parecer,
Que en esto de querer,
Todo es hallar el vado ⁴.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya! vaya de fiestas
Vaya de vayne !
Alegria, alegria, alegria !
Que esto de dolor es fantasia ⁵.

QUATRIÈME ENTRÉE

UNE MUSICIENNE ITALIENNE, *chantant* ;
UN ITALIEN, *chantant* ; ARLEQUIN,
TRIVELINS et SCARAMOUCHES ⁶, *dansants*.

L'ITALIENNE.

Di rigori armata il seno,
Contro Amor mi ribellai ;
Ma fui vinta in un baleno
In mirar due vaghi rai
Ahi ! che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco !

Ma si caro è'l mio tormento,
Dolce è si la piaga mia,
Ch'il penare è'l mio contento,
È'l sanarmi è tirannia.

1. « Ah ! quelle folie avec tant de rigueur. — De se plaindre de l'amour, — De l'enfant charmant, — Qui est toute douceur, — Ah ! quelle folie ! — Ah ! quelle folie ! » — 2. « La douleur tourmente — Celui qui se livre à la douleur ; — Et personne ne meurt d'amour, — Sinon celui qui ne sait pas aimer. » — 3. « Douce mort est l'amour, — Quand on est payé de retour, — Et si nous en jouissons aujourd'hui, — Pourquoi la veux-tu troubler ? » — 4. « Que l'amant se réjouisse — Et adopte mon avis ; — Que dans cette question de l'amour — Le tout est de trouver la voie. » — 5. « Allons, allons, des fêtes ! — Allons, allons, de la danse ! — Joie, joie, joie ! — La douleur n'est qu'une fantaisie. » — 6. *Arlequin, Trivelin, Scaramouche*, personnages traditionnels de la comédie italienne ; par extension : individus portant le même costume qu'eux.

Ahi ! che più giova e piace,
Quanto amor e più vivace ¹.

*Deux Scaramouches, deux Trivelins et un Arlequin représentent
une nuit à la manière des comédiens italiens, en cadence.*

LE MUSICIEN ITALIEN.

Bel tempo che vola
Rapisce il contento
D'amor nella scola
Si coglie il memento ².

LA MUSICIENNE.

Insin che florida
Ride l'età,
Che pur tropp' orrida,
Da noi sen va ³.

TOUS DEUX.

Sù cantiamo,
Sù godiamo
Ne' bei dì di gioventù :
Perduto ben non si racquista più ⁴.

MUSICIEN.

Pupilla che vaga
Mille alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena ⁵.

MUSICIENNE.

Ma poiche frigida
Langue l'età,
Più l'alma rigida
Fiamme non ha ⁶.

TOUS DEUX.

Sù cantiamo,
Sù godiamo
Ne' bei dì, di gioventù :
Perduto ben non si racquistsita più ⁷.

*Après le dialogue italien, les Scaramouches et Trivelins dansent
une réjouissance.*

1. « Ayant armé mon sein de rigueurs, — Contre l'amour je me révoltai ; — Mais je fus vaincu en un clin d'œil, — En regardant deux beaux yeux. — Ah ! qu'il résiste peu — Le cœur de glace — A un trait de feu ! — Mais mon tourment est si cher, — Et ma plaie est si douce, — Que ma peine fait mon bonheur, — Et que me guérir serait une tyrannie. — Ah ! il y a d'autant plus de joie et de plaisir — Que l'amour est plus vif. » — 2. « Le beau temps qui s'envole — Emporte le plaisir. — A l'école d'amour, — On apprend à profiter du moment. » — 3. « Tant que l'âge fleuri — Nous rit, — Age qui trop rapidement — S'éloigne de nous... » — 4. « Chantons, — Jouissons, — Dans les beaux jours de la jeunesse. — Un bien perdu ne se retrouve plus. » — 5. « Un bel œil — Enchaîne mille cœurs ; — Douce est la blessure ; — Heureuse la peine qu'il fait. » — 6. « Mais quand languit — L'âge glacé, — L'âme engourdie — N'a plus de feu. » — 7. « Chantons, jouissons, etc. »

CINQUIÈME ENTRÉE

FRANÇAIS.

DEUX MUSICIENS POITEVINS *dansent et chantent
les paroles qui suivent.*

PREMIER MENUET.

UN MUSICIEN.

Ah ! qu'il fait beau dans ces bocages !
Ah ! que le ciel donne un beau jour !

AUTRE MUSICIEN.

Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour :
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour,
Nous invite à l'amour.

SECOND MENUET.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Vois, ma Climène,
Vois sous ce chêne
S'entre-baiser ces oiseaux amoureux ;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne,
De leurs doux feux
Leur âme est pleine.
Qu'ils sont heureux !
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Être comme eux.

*Six autres Français viennent après, vêtus galamment¹ à
la poitevine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnés
de huit flûtes et de hautbois, et dansent les menuets.*

SIXIÈME ENTRÉE

*Tout cela finit par le mélange des trois nations, et les applau-
dissements, en danse et en musique de toute l'assistance, qui
chante les deux vers qui suivent :*

Quels spectacles charmants, quels plaisirs goûtons-nous !
Les Dieux mêmes, les Dieux n'en ont point de plus doux.

1. Galamment : élégamment.

TABLE DES MATIÈRES

Notice sur Molière	5
Notice sur <i>Le Bourgeois Gentilhomme</i>	7
Acteurs	8
<i>Le Bourgeois Gentilhomme</i> , Comédie-Ballet	9
Acte I.	9
Acte II	16
Acte III.	27
Acte IV.	49
Acte V.	59
Ballet des Nations	65

LIBRAIRIE HACHETTE

G. DE PLINVAL

Professeur au Lycée Henri-IV.

**PRÉCIS D'HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE
FRANÇAISE**

Un volume petit in-16, cartonné 10 fr. 50

ÉDOUARD MAYNIAL

Professeur au Lycée Henri-IV.

**I. ANTHOLOGIE DES
POÈTES DU XIX^e SIÈCLE**

**II. ANTHOLOGIE DES
ROMANCIERS DU XIX^e SIÈCLE**

Chaque vol. in-16, ill., br. 13 fr. 50; cart. 15 fr. »

R. BOUVIOLLE

Licencié ès lettres.

**LA DISSERTATION
FRANÇAISE**

120 plans de compositions françaises

Un volume petit in-16, cartonné 10 fr. »

G. LANSON

Directeur honoraire
de l'École Normale Supérieure.

P. TUFFRAU

Professeur agrégé
au lycée Louis-le-Grand.

MANUEL ILLUSTRÉ
D'HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE
FRANÇAISE

Des origines à l'époque contemporaine

BIOGRAPHIES TRÈS DÉVELOPPÉES — ANALYSES
DES GRANDES ŒUVRES — ILLUSTRATIONS
DOCUMENTAIRES — RÉSUMÉS — BIBLIOGRAPHIES
QUESTIONNAIRES — TABLEAUX CHRONOLOGIQUES
LEXIQUE DE LA LANGUE DE LA CRITIQUE
LITTÉRAIRE

Un volume in-16, de 816 pages, illustré
Broché 22 fr. — cartonné 25 fr.

*En vente
chez tous les libraires.*